

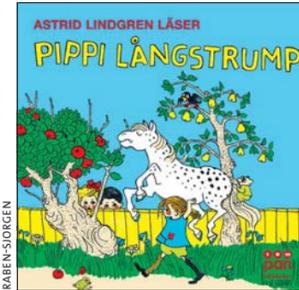
## LITTÉRATURES

Sylvie Germain ;  
Gilles Leroy ;  
Jean-Pierre  
Milovanoff ;  
Percy Kemp ;  
Pages III à V et X

Richard Morgiève ;  
Boualem Sansal ;  
Jens Christian  
Grondahl ;  
Bernardo Carvalho

## ESSAIS

La France  
demeure-t-elle  
une société coloniale ?  
Plusieurs ouvrages  
alimentent le débat  
Page VIII



## JEUNESSE

### FIFI BRINDACIER

Monument national en Suède, le personnage d'Astrid Lindgren fête en grande pompe ses 60 ans. En France, les éditeurs de jeunesse se livrent bataille pour en récupérer les droits  
Page VI

# Françoise Dolto, à la lettre

Gallimard publie le second volume de la correspondance de la célèbre psychanalyste. Doctrinaire médiatique de l'âme et du sexe, elle fut, on le sait moins, une clinicienne de génie

■ Elisabeth Roudinesco



période de l'Occupation sans pour autant céder à un quelconque collaborationnisme ou antisémitisme. Plusieurs lettres de l'année 1940-1941 témoignent de cette « foi dans le redressement de la France amorcé par Pétain » qu'elle partageait avec sa famille. Par la suite, Françoise demeura étrangère à toute prise de parti politique, ce qui ne l'empêchera pas, en 1977, de livrer un combat en faveur de la dépénalisation de l'homosexualité et d'une révision du code pénal concernant la sexualité des mineurs. Elle sera alors traitée d'ultra-gauchiste par l'extrême droite, puis, en 2001, treize ans après sa mort, d'alliée des pédophiles. Tous les adolescents de France devraient pourtant se souvenir qu'ils lui doivent une part de leur liberté.

C'est au lendemain de la guerre, dans un climat propice à la libération des mœurs, qu'elle entreprend sa croisade en faveur de la cause des enfants. Soucieuse de ne pas voir se répéter les désastres de sa propre éducation, et se sentant toujours en marge des grandes institutions républicaines – au point de se vouloir « trotskyste » –, elle cherche à subvertir, par la puissance d'une parole vraie, les relations psychiques internes à l'idéologie familialiste. En décembre 1949, elle commence par récuser l'idée fort répandue dans les milieux chrétiens selon laquelle les veuves de guerre devraient rester fidèles toute leur vie, corps et âme, au mari défunt. C'est en retrouvant une vie sexuelle et non pas en étant des bigotes névrosées, affirme-t-elle, que ces femmes pourront s'épanouir et élever leurs enfants.

Un an plus tard, lors d'une émission de radio où sont réunies des sommités de la médecine et de l'Eglise, elle néglige leurs discours pour lancer un message vibrant aux parents : il faut instruire les enfants de la question sexuelle, dit-elle, répondre à leurs interrogations et ne jamais leur mentir sur leur origine.

Mais Françoise Dolto ne se contente pas d'être une doctoresse médiatique de l'âme et du sexe. Intégrée à la Société psychanalytique de Paris (SPP), et donc à l'International Psychoanalytical Association (IPA), fondée par Freud en 1910, elle forme des élèves, intervient dans tous les débats, expose des cas cliniques avec une étonnante clarté et se rapproche de la fraction progressiste du mouvement psychanalytique. A cet égard, on pourra redécouvrir dans les lettres échangées pendant dix ans (1953-1963) combien l'histoire de la discipline freudienne fut traversée de luttes fratricides qui contribuèrent à sa vitalité et à l'évacuation de toute pensée unique. Il est dommage, à ce sujet, que l'éditeur ait cru bon de censurer une lettre dans laquelle Dolto traite ses adversaires de « juifs communistes ».

Si le second volume de cette correspondance porte d'abord sur la vie publique de Françoise, il témoigne néanmoins de sa vie privée, de

son amour pour son mari, Boris Dolto, mais aussi et surtout de la relation très forte qu'elle eut avec le comédien Alain Cuny, l'ami de toujours, le frère, l'amant platonique, le patient de cœur, identique à elle-même, et si proche par sa souffrance mélancolique de ce que fut sans doute l'autre scène de sa vie, sa part d'énigme à jamais disparue : « Je sais maintenant et j'admets, dit-il en 1966, que je n'aime pas, que je n'épouse pas, que je cache un fouet pour qui s'approche de moi. (...) Françoise, il y a de quoi hurler. (...) L'analyse donne ce qu'elle peut, elle attaque difficilement la dure carapace où est enfermé mon cœur. »

**FRANÇOISE DOLTO**  
Une vie de correspondances  
1938-1988.  
Edition établie,  
annotée et présentée  
par Muriel Djéribi-Valentin,  
Gallimard, 1 018 p., 39 €.

★ Signalons aussi un coffret de trois films d'Elisabeth Coronel et Arnaud de Mezamat consacrés à Françoise Dolto (Abacaris films/Gallimard), ainsi que le deuxième volume d'une anthologie radiophonique, publié dans la « librairie sonore » des éditions Frémeaux et associés ([www.fremeaux.com](http://www.fremeaux.com)).

## APARTÉ

### Adominables

**LES ADOLESCENTS** forment une peuplade étrange et temporaire, par définition. On les voit traîner, chez soi, lorsqu'on en possède à la maison, dans la rue, par petits groupes faiblement mobiles, dans les cinés, les centres commerciaux – bruyants, timides, exubérants, c'est selon. Banalités, évidemment, puisque tout le monde a franchi cette période délicate ou finira par en sortir. Là où, toutefois, l'adolescent reste invisible aux yeux des adultes, en tout cas de ceux qui ne sont pas enseignants, c'est le collège.

Vous souhaitez lever le voile ? Bon courage : Riad Sattouf, 27 ans, qui a conservé de son adolescence le rêve de devenir « dessinateur de bédé », l'a fait pour vous en se glissant dans un collège parisien, un établissement de riches (1). Oui, vous avez bien lu, de riches : des enfants de cadres, de professions libérales, de journalistes, d'universitaires, de chefs d'entreprise... Pas cette jeunesse dont on parle généralement, classe dangereuse qui tient les murs des banlieues et effraie le bourgeois par son langage et ses survêtements à capuche.

Luc Bronner  
Lire la suite page X

(1) *Retour au collège*, de Riad Sattouf, Hachette Littératures, 96 p., 12,30 €.

A mie de Jacques Lacan, formée à la clinique par Sophie Morgenstern et Edouard Pichon, Françoise Dolto fut et reste la figure la plus populaire de l'école française de psychanalyse de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Sa manière inimitable de s'adresser aux enfants par la voie des ondes, sa façon de parler à la télévision dans une langue du terroir, son adhésion à une foi chrétienne qui frisait le mysticisme et, enfin, ses prises de position en faveur d'une pédagogie de masse aux allures à la fois libertaires et normatives ont fait d'elle un personnage irréductible à tout manichéisme. Haïe par ses ennemis, qui la prenaient sans cesse en flagrant délit de contradiction, elle fut adulée par certains de ses disciples qui la transformèrent en une Mamie Nova un peu bouffonne.

En réalité, Françoise Dolto fut une clinicienne de génie. Aussi est-ce à travers sa correspondance, son enseignement oral, ses exposés de cas, ses savoureux bricolages ludiques – la poupée-fleur – et ses merveilleuses interprétations des dessins d'enfants que l'on découvre l'immensité de son travail psychanalytique, réuni en de nombreux volumes. Pendant cinquante ans, de 1938 à 1988, ce travail se poursuivait

en divers lieux – à l'hôpital Trousseau ou au Centre Etienne-Marcel – et il fut nourri tout autant d'une lecture personnelle des textes de Freud, de Winnicott, de René Spitz et de Melanie Klein que d'une fréquentation assidue de la rénovation lacanienne.

Pour comprendre la genèse d'un tel travail, il faut relater ce que furent la vie et l'engagement de cette femme tels qu'on en trouve la tra-

Tous les adolescents de France devraient se souvenir qu'ils lui doivent une part de leur liberté

ce dans les 712 lettres du second volume de cette correspondance (1938-1988) parfaitement annotée par Muriel Djéribi-Valentin, et qui fait suite à un premier volume, publié en 1991 (*Lettres de jeunesse*, rééd. Gallimard, 2003).

Née en 1908 dans une famille de polytechniciens de la droite conservatrice, Françoise Marett fut élevée selon les principes éducatifs

d'une bourgeoisie confite en dévotions et façonnée par la lecture de *L'Action française*. On lui faisait croire que les enfants naissaient dans des boîtes envoyées sur terre par le Sacré Cœur de Jésus et on lui inculquait l'idée que les choses sexuelles étaient sales, que les Nègres, les « Boches » et les Juifs étaient les ennemis de la patrie et que les femmes avaient pour seul destin de passer de la virginité à la maternité.

Tout en obéissant à ce catéchisme enseigné avec amour, Françoise n'en fut pas moins marquée par une solide névrose qui la rendit incapable, à l'âge de 20 ans, d'accéder à une identité. C'est alors que, comme de nombreuses femmes de sa génération, elle décida de rompre avec cette tradition étouffante et de poursuivre des études médicales.

La cure psychanalytique avec René Laforgue lui permit ensuite de devenir consciente d'elle-même et acquise à l'idée qu'il fallait inventer, grâce à la révolution freudienne, une nouvelle manière de penser les relations entre parents et enfants. Dans une lettre de 1938 adressée à son père, elle explique sa conversion tout en dénonçant l'antisémitisme de son frère qui, violemment hostile à Freud, l'accuse de « se faire entretenir par les Juifs ».

Malgré cette rupture, elle fut maréchaliste durant la première



Clémence Boulouque

Chasse à courre  
roman

« Un roman sur les passions tristes, la sincérité travaillée, l'humiliation du dressage, au style rapide, vitaminé, constellé de sentences fléchées. »

Marc Lambron, *Le Point*

La rentrée Gallimard



## L'ÉDITION FRANÇAISE

## Naissance des éditions Galaade

Galaade est le nom d'un coin montagneux aux confins de la Terre promise. Et d'une nouvelle maison d'édition. Levent Yilmaz, son directeur éditorial, est un jeune intellectuel turc qui partage son temps entre son pays et la France, et qui supporte mal d'avoir une seule vie. Historien, poète, essayiste (dernier ouvrage paru, *Le Temps moderne*, Gallimard, 2005), il a déjà été éditeur en Turquie et dirige une collection chez Actes Sud. Aujourd'hui, avec quatre partenaires, il lance Galaade, « une SA simplifiée, avec cinq actionnaires, au capital de 100 000 euros ». La diffusion est assurée par Le Seuil et la distribution par Volumen. Galaade souhaite publier quelque vingt-huit livres par an, dans tous les domaines, « en découvrant de nouveaux talents tout comme en retrouvant des auteurs oubliés ». Les premiers titres sortent en octobre. Un roman et des récits d'Irvin D. Yalom, un spécialiste de la thérapie de groupe ; un premier roman signé Alain Foix ; un essai de Greil Marcus sur Bob Dylan ; un essai du Turc Nilüfer Gölle, actuellement directeur d'études à l'EHESS, sur l'Islam et l'Europe. Encore quatre auteurs en novembre, dont François Hartog et Maurice Ollender. Et, pour janvier 2006, Levent Yilmaz annonce, « au premier chef, Gore Vidal ».

■ **... ET DES ÉDITIONS MOVIE PLANET.** Des ouvrages de Chris Ryan seront les premiers de la nouvelle maison d'édition Movie Planet, qui vient d'acquiescer les droits francophones de cet auteur britannique de polars et de témoignages, et dont les livres ont été déjà traduits dans une quinzaine de pays, indique un communiqué de Movie Planet diffusé lundi 19 septembre. En janvier 2006, la maison publiera simultanément un témoignage, *Celui qui s'est échappé*, et un roman, *Nom de code, veilleur*. (<http://www.movieplanet.typepad.com/>)

■ **NOUVELLE COLLECTION AUX ÉDITIONS ZOÉ.** *Autour de la lagune* et autres nouvelles, d'Alexandre Papadiamantis, et trois pièces du théâtre d'ombres grec sont les deux premiers ouvrages de la collection « Classiques du monde » qui seront publiés chez Zoé le 28 septembre. « Les patrimoines littéraires des pays européens, hormis les grands, sont peu connus en France », explique Laure Pécher, qui a créé la collection. Celle-ci est issue d'une association du même nom cofondée par Laure Pécher, Hélène Festy, Inès Gaulis et Jocelyne Ginestet et qui a pour but de servir d'observatoire pour la traduction, la promotion et la diffusion du patrimoine littéraire international dans les pays de langue française. « Les classiques du monde » a notamment pour partenaires les ministères de la culture des pays concernés ainsi que des fondations. La collection poursuivra son exploration avec des ouvrages tchèques et polonais. (Rens. : 01-42-23-21-19. Internet : les.classiquesdumonde@wanadoo.fr)

■ **AMAZON.FR.** Le site de commerce en ligne propose depuis le mois d'août l'option « Cherchez au cœur ! ». Cette opération « permet aux clients du site de trouver et de découvrir de nouveaux ouvrages en réalisant une recherche sur leur contenu, et non plus seulement sur leur auteur ou sur leur titre », indique Amazon. La technologie existe déjà aux États-Unis (« Search inside ») et concerne aujourd'hui 120 000 ouvrages dont 5 000 en français, précise Amazon.fr. Douze maisons d'édition françaises « ont donné leur accord pour l'intégration de leurs publications au programme, parmi lesquelles Dargaud, La Découverte, Les Belles Lettres, Ellipses, Trajectoire ou encore Le Petit Futé ». Pour utiliser ce service, il faut déjà être client d'Amazon. ([www.amazon.fr/chercher-au-cœur](http://www.amazon.fr/chercher-au-cœur))

■ **FRANCE LOISIRS.** La société France Loisirs, filiale du groupe Bertelsman, a annoncé, jeudi 15 septembre, dans un communiqué, l'ouverture d'une librairie Privat en place de la librairie Amblard, en Avignon (Vaucluse), le 2 septembre. Depuis le 20 août, un septième point de vente multimédia Place Media a également ouvert à Aubenas (Ardèche). Le réseau de librairies Privat avait été racheté en avril par France Loisirs.

■ **PRIX.** Le prix Cédipe a été attribué à Anne-Lise Stern pour *Le Savoir-déporté Camps, histoire, psychanalyse* (Seuil). Le prix des Amis du Scribe a été remis à Carlos Ruiz Zafon pour *L'Ombre du vent* (Grasset) ; l'auteur a également reçu le prix Michelet. Olivier Pétré-Grenouilleau est le lauréat du prix du Sénat pour *Les Traités négrières* (Gallimard). Le prix Sade a été décerné à Jean Streff pour *Le Traité du fétichisme* (Denoël) et la mention spéciale à Grisélidis Real, disparue en mai 2005, pour *Le noir est une couleur* (Verticales).

## Distribution : La Martinière veut rassurer

Face aux inquiétudes provoquées par le départ de Payot-Rivages, le PDG de La Martinière-Le Seuil relativise cette fin de contrat et annonce des négociations avec de nouvelles maisons

Hervé de La Martinière, PDG du groupe La Martinière-Le Seuil, a réuni, lundi 19 septembre, un comité d'entreprise du groupe. Une réunion organisée dans « un souci de dialogue et de transparence », explique Hervé de La Martinière. Je résumais le comité d'entreprise du groupe quand j'en ressens le besoin ».

Le besoin s'en faisait effectivement sentir. Les personnels du groupe étaient inquiets après les annonces d'Hervé de La Martinière, vendredi 9 septembre. Parmi celles-ci, le départ de Payot-Rivages de la société de diffusion-distribution Volumen, filiale du groupe La Martinière-Le Seuil (*Le Monde* daté 11-12 septembre). Pas moins de cinq assemblées générales s'étaient réunies dans la semaine du 12 septembre sur les différents sites du groupe.

## AUGMENTATION DU CAPITAL

Il s'agissait donc pour Hervé de La Martinière d'informer une maison qui vit dans le souvenir d'une délicate rentrée 2004. Il y a un an, en effet, dix mois après la fusion des éditions de La Martinière et du Seuil, des dysfonctionnements chez Volumen, la structure de diffusion du Seuil, avaient entraîné de nombreux retards de livraisons chez les libraires, provoquant des difficultés pour de nombreux « petits » éditeurs diffusés par cette structure.

Odile Jacob était partie pour Gallimard, et des maisons aussi prestigieuses que José Corti, Minuit, Christian Bourgois et Liana Levi avaient intenté une action en justice. Les parties étaient parvenues à des accords pendant l'hiver.

M. de La Martinière relativise le départ de Payot-Rivages. Il affirme être en négociation avec d'autres

président, va ouvrir un département adultes. Gulf Stream publiera, en 2006, 36 nouveautés – contre 2 diffusées par Volumen en 2005 – et 60 en 2007. Le contrat court jusqu'au 31 décembre 2006, « et plus si affinités », dit Madeleine Thoby.

« Volumen représente 30 % du chiffre d'affaires du groupe », tempère M. de La Martinière. Les parts du

Mousse (famille Wertheimer) détient 46,09 % des actions ; Natexis Investissement 14,76 %, Times Mirror 4,71 % ; WPC Holding 2,14 %, le reste (20,76 %) étant partagé entre les actionnaires fondateurs des Editions de La Martinière en 1980.

Par ailleurs, M. de La Martinière nous a donné un certain nombre de précisions sur son projet de filialisation de la collection de poche, « Points-Seuil » : « Mon idée est d'ouvrir "Points-Seuil" à d'autres maisons d'édition, comme cela se fait dans la profession. Nous voulons faire de Points une filiale afin d'éviter que les éditeurs extérieurs négocient avec Le Seuil. Le projet de filialisation est sain à ce niveau-là. Mais cela ne va pas plus loin. » Le PDG prévoit un doublement de la production des poches à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2006, soit 180 ou 200 titres.

En juin 2005, lorsqu'il avait succédé à Pascal Flamand à la tête des Editions du Seuil, Hervé de La Martinière avait annoncé qu'une organisation nouvelle serait « prochainement mise en place » (*Le Monde* du 13 juin). Progressivement, celle-ci commence à voir le jour.

Les Editions de La Martinière vont connaître un automne riche avec, notamment, la publication, le 14 octobre, de *La France vue du ciel*, de Yann Arthus-Bertrand, six ans après le succès de *La Terre vue du ciel*.

Bénédicte Mathieu

## UN ENJEU CRUCIAL

Diffuser, distribuer, c'est, en France, faire transiter environ un demi-milliard d'ouvrages chaque année vers les points de vente. Il s'agit, pour le diffuseur, de représenter l'éditeur auprès des libraires et, pour le distributeur, de stocker et expédier les livres, gérer les commandes, la facturation et les retours. Cinq acteurs dominent le marché : Hachette Distribution, Interforum (Editis), CDE-Sodis (Gallimard), Volumen (Seuil-La Martinière) et UD (Flammarion). De plus petits existent aussi, comme Harmonia Mundi ou Dilisco. Selon le Syndicat national de l'édition, le diffuseur perçoit 5 à 8 % du prix public du livre, le distributeur 10 % à 12 %, l'éditeur, 12 à 16 % et l'auteur, 10 à 12 %.

maisons d'édition qui pourraient rejoindre Volumen. Les éditions Zulma ont d'ores et déjà fait appel aux services de la société depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2005. Volumen – dont l'activité se divise à parité entre La Martinière-Le Seuil et les maisons extérieures – va profiter du développement de la maison d'édition jeunesse Gulf Stream, qui, sous l'impulsion de Madeleine Thoby, sa directrice générale, et de Luc Brossier, son

Seuil et de l'international représentent, chacune, 25 %, et les Editions de La Martinière 20 %. « La rentabilité du groupe est clairement sur l'édition », ajoute-t-il.

L'augmentation du capital de l'ordre de 15 millions d'euros annoncée le 9 septembre intervient dans un contexte de croissance, promet le PDG du groupe, qui détient aujourd'hui 11,54 % des parts mais garde 34 % des droits de vote. Le fonds

## Limoges rend hommage à Sony Labou Tansi

**PUBLICATIONS,** lectures, mises en scène : à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Sony Labou Tansi (1947-1995), l'œuvre du romancier, poète et dramaturge congolais, revient en lumière. Auteur prolifique qualifié de « Rabelais africain », largement traduit en Europe et aux États-Unis, Sony Labou Tansi a commencé à écrire à 14 ans. Il envoie son premier roman au Seuil, qui publiera l'ensemble de son œuvre romanesque : six romans dont *La Vie et demie* et *Le Commencement des douleurs*. Il écrit aussi une vingtaine de pièces de théâtre - *Je soussigné cardiaque*, *Moi veuve de l'empire* - dont une partie est parue aux éditions belges Lansman.

Quand l'écrivain meurt du sida, il laisse nombre d'inédits, qui donnent lieu aujourd'hui à d'importantes publications. *Paroles inédites*, de Sony Labou Tansi, rassemble une pièce de théâtre, *La Rue des mouches*, des entretiens ainsi qu'une présentation pédagogique de la vie et des écrits de l'auteur (éd. Théâtrales, 128 p. et un CD, 15 €). Les propos recueillis par Bernard

Magnier, qui a coordonné l'édition, constituent une précieuse introduction: l'auteur raconte son enfance et développe sa conception de la littérature africaine et universelle. « *Négro-africain si vous voulez mais je me sens plutôt négro-humain.* » La phrase est extraite d'une de ses correspondances qui paraît aux éditions Revue Noire, un coffret en 3 volumes édités par Nicolas Martin-Granel et Greta Rodriguez-Antoniotti (782 p., 34 €). Chacun présente une facette de cet écrivain lyrique, satirique, aimant les mots jusqu'à les tordre : « *Les mots sont des cadavres qui aspirent à la résurrection.* » Correspondances, poèmes, romans : les trois genres témoignent de ce jaillissement de l'écriture qui a influencé toute une jeune génération d'auteurs africains.

Plusieurs de ces écrits pourront être entendus prochainement. Le festival des Francophonies en Limousin, qui a fait connaître en France l'œuvre dramatique de Sony Labou Tansi à partir de 1985, propose des lectures quotidiennes de ces inédits, dont *La Rue des mouches*. En février

2006, au Théâtre Paris-Villette, le metteur en scène Jean-Paul Delore doit créer *Un grand silence prochain*, spectacle musical tiré de ces inédits.

Le nom de Sony Labou Tansi est désormais associé à un prix littéraire original dédié au théâtre francophone, organisé par le rectorat et les Francophonies de Limoges, dans le cadre d'un travail pédagogique auprès des lycéens de l'académie. Près de 300 élèves lisent des pièces contemporaines, à partir desquelles ils font leur choix. Des rencontres organisées par le rectorat leur permettent d'échanger avec des artistes, metteurs en scène ou comédiens, pour mieux comprendre les textes. En 2005, ce prix a été attribué à l'auteur malien Moussa Konaté, écrivain et éditeur à Bamako, pour sa pièce *Un appel de nuit* (éd. Lansman, 48 p., 8 €).

Catherine Bédarida

★ Francophonies de Limoges, du 27 septembre au 9 octobre. Tél. : 05-55-77-43-52. Internet : [www.les-francophonies.com](http://www.les-francophonies.com).

## AGENDA

## UN SALON POUR LE LIVRE DE POCHE À GRADIGNAN

Preuve de son développement toujours vif, le livre au format poche a désormais son Salon. L'événement se tient à Gradignan (Gironde), du 30 septembre au 2 octobre. Le roman est le thème retenu pour cette première édition. L'invité d'honneur est l'Angleterre, et le public pourra donc découvrir des éditeurs d'outre-Manche lors de conférences, de rencontres ou simplement sur les stands. Le Salon propose également une exposition consacrée à la collection « Folio » (Gallimard). De 10 heures à 19 heures (nocturne jusqu'à 21 heures le vendredi). Entrée libre. Rens. : 05-57-96-86-82 ou [lireenpoche@ville-gradignan.fr](mailto:lireenpoche@ville-gradignan.fr)

■ **24 SEPTEMBRE. A Rouen (76).** Les amis de Flaubert et de Maupassant proposent une projection du film de Georges Perec et Bernard Queysanne, *Gustave Flaubert et le travail de l'écrivain*. Celle-ci sera accompagnée d'une conférence avec Jean-Benoît Guinot, responsable des sites Internet « Gustave Flaubert » et « Je me souviens de Perec ». Une deuxième rencontre avec Bernard Magné, professeur émérite à l'université de Toulouse-Le Mirail, aura pour terme « Flaubert-Perec : emprunts, derechef ». (A 14 h 30 à l'hôtel des Sociétés savantes, 190, rue Bonvoisine. Entrée libre.)

■ **25 SEPTEMBRE. BOBER. A Paris,** rencontre avec Robert Bober, à l'occasion de la sortie de *Laissées-pour-compte* (POL), avec la participation de Denis Lavant. (A 16 h 30, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, hôtel de Saint-Aignan, 71, rue du Temple, 75003. 6 €. [www.mahj.org](http://www.mahj.org))

■ **Du 26 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE, à Biarritz.** Les livres seront aussi présents au Festival de Biarritz. Principalement orientée vers le cinéma,

cette manifestation proposera également des rencontres avec l'écrivain argentin Leopoldo Brizuela, le Brésilien Bernardo Carvalho et la Cubaine Carla Suarez. (Rens. : [www.festivaldebiarritz.com](http://www.festivaldebiarritz.com))

■ **27 SEPTEMBRE. DEGUY. A Saint-Germain-la-Blanche (14),** à l'IMEC, rencontre-portrait avec Michel Deguy, en présence de Martin Rueff et de Sébastien Rougier, spécialistes de son œuvre. (A 19 h 30, à l'abbaye d'Ardenne. Rens. : 02-31-29-37-37)

## LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « [lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) » propose aux lecteurs du « Monde des livres » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

## A tout prix

| <http://www.prix-litteraires.net/>

Lire ? Mais à quel prix... se vouer ? Dans les cieux éditoriaux français, peu d'auteurs atteindront l'Olympe, couronnés par un des prestigieux prix littéraires d'automne. Ces distinctions, encore aux mains d'impénétrables jurys, seront décernées d'ici au 8 novembre, moyennant une à quatre sélections préalables.

Si le lecteur s'est probablement déjà frayé un chemin dans les rayons de sa librairie enrichis, d'ici à fin octobre, de 1 408 romans, essais et documents, il pourrait toutefois, devant une telle profusion, succomber au charme des clinquants bandeaux qui habilleront sous peu les ouvrages consacrés.

Le site [prix-litteraires.net](http://www.prix-litteraires.net) – dont le libraire en ligne Amazon.fr est partenaire – est un précieux phare pour l'internaute qui veut suivre, au fil des semaines, le sort réservé aux ouvrages en lice. Ici, point de critiques littéraires, mais la vocation de constituer une base de données exhaustive. 737 prix français, de renom ou plus méconnus, sont référencés,

assortis, s'il y a lieu, d'un site officiel, des précédents palmarès, des sélections en cours...

Blogs et forums sont timidement alimentés mais compensés par une Lettre d'information réactive et une Revue de presse électorale.

De quoi conforter les propos de Jérôme Lindon, fondateur des Editions de Minuit, qui estimait que les prix littéraires « ont pour vocation de faire acheter au grand public des livres plutôt que des boîtes de chocolat ».

Marlène Duret  
Lemonde.fr

## LITTÉRATURES

## « Accouché par la guerre »

Avec « Magnus », Sylvie Germain a construit un roman frémissant sur la mémoire impossible d'un siècle de carnages

**MAGNUS**  
de Sylvie Germain.  
Albin Michel, 276 p., 17,50 €.

Notre mémoire ne remonte pas au jour de notre naissance. Comblant le vide, nos parents sont, dans l'ordre naturel des choses, les dépositaires légitimes de ces souvenirs manquants. Ils nous les racontent, nous en montrent les images et, plus tard, nous apprenons, ou vérifions, de quels épisodes de l'histoire nous avons été, en nos toutes premières années, les inconscients et innocents contemporains.

Sur le thème de cette mémoire manquante, enfouie ici dans le secret et la honte d'un XX<sup>e</sup> siècle de

## EXTRAIT

« Magnus a vingt ans (mais quand est-il né, précisément, et où ?), et un quart de son âge est dissous dans l'oubli, tout le reste souillé par une longue imposture.

Il a vingt ans, et il est un inconnu à lui-même, un jeune homme anonyme surchargé de mémoire à laquelle cependant il manque l'essentiel – la souche. Un jeune homme fou de mémoire et d'oubli, et qui jongle avec ses incertitudes à travers plusieurs langues, dont aucune, peut-être, n'est sa langue maternelle. » (page 120)

ruines et de carnages, Sylvie Germain a construit un roman complexe mais limpide, riche d'une sensibilité à la fois exacerbée et parfaitement maîtrisée. C'est l'art frémissant et sans retenue de l'auteur du *Livre des nuits*, de *Jours de colère*, ou du plus secret récit, *La Pleurante des rues de Prague* (1), que l'on retrouve ici en plénitude.

De l'histoire de Magnus, « *homme à la mémoire lacunaire, longtemps plombée de mensonges puis gauchie par le temps, hantée d'incertitudes* », Sylvie Germain aurait pu faire un très gros roman. Elle a choisi au contraire de concentrer sa matière dans un livre relativement court, disposé en brefs chapitres, qu'elle nomme « *fragments* ». Et ceux-ci sont coupés de notes, digressions et citations qui ne ralentissent en rien le rythme de la narration. De plus, cette disposition permet d'ouvrir

des portes sur la réalité, ou sur la littérature, donnant au propos plus de profondeur. Ainsi, du bouleversant poème de Paul Celan, *Todesfuge* (*Fugue de mort*), qui scande les pages avec ces mots terribles et tendres comme un Lied de Schubert : « *Il crie jouez plus doucement la mort la mort est un maître venu d'Allemagne/il crie assombrissez le son des violons alors vous montez/en fumée dans les airs/alors vous avez une tombe dans les nuages...* » Ainsi également de la haute figure de Dietrich Bonhoeffer, pasteur protestant et résistant, exécuté par les nazis en avril 1945.

## DÉLUGE DE BOMBES

Magnus, qui se nomme pour l'état civil Franz-Georg Dunkelal (mais ce n'est là qu'un nom qui en cache un autre, inconnu...), appartient à cette lignée de personnages romanesques, à la fois victimes et témoins d'une histoire qui les dépasse et dont la vie cependant épouse le déroulement. D'une manière significative et nullement artificielle, l'auteur bouscule la chronologie : le « fragment 1 » du récit, qui marque la naissance à la conscience de Franz-Georg, ne se trouve pas au début du livre, mais à la centième page. Nous sommes le 28 juillet 1943 à « *Hambourg à l'heure de Gomorrah* », sous un déluge de bombes. Un petit garçon de 5 ans et demi, avec un ourson qui porte autour du cou un bout de tissu avec ce nom, Magnus, est là, seul, sauf, orphelin au milieu des ruines. Il est « *l'enfant nouveau-né, accouché par la guerre (...)* comme un ballot poussé par le vent, emporté par le flot du troupeau des survivants fuyant la belle ville baignée d'eau châtée pour les crimes commis par le Reich ».

Avant ce chapitre, au début du roman, on voit l'enfant avec ses supposés parents, nazis convaincus, bien enfoncés dans l'ignominie – lui est le médecin d'un camp d'extermination – dans les dernières années de la guerre, après ce bombardement de Hambourg, puis au moment de la débâcle et de la fuite. Clemens Dunkelal, le père, tente d'échapper au jugement des vainqueurs. Il y parviendra grâce à un réseau latino-américain d'aide aux anciens nazis. Sa femme, Thea, et Magnus se terrent. Mais l'écroulement du Troisième Reich ne peut laisser debout les anciens bourreaux ou leur famille. Avant de mourir, Thea confie Magnus à son frère aîné, Lothar, un pasteur qui n'a pas

adhéré, comme elle, à l'idéologie funeste, mais a fui l'Allemagne hitlérienne pour l'Angleterre avec sa femme, d'origine juive. C'est la deuxième partie du livre, qui mène l'enfant jusqu'à l'âge adulte, de Londres à San Francisco et Vienne. L'expérience de la vie et de l'amour (avec May, puis Peggy) feront resurgir des fragments de cette mémoire en forme de palimpseste, avec ses langues – l'allemand, puis l'anglais de sa famille adoptive, et une troisième langue peut-être, cachée sous le mensonge et le poids de l'histoire –, ses visages et ses noms successifs.

Avec audace et intuition, avec une force spirituelle et lyrique peu commune dans le roman contemporain, Sylvie Germain campe des personnages assez pleins et habités pour être crédibles, malgré la multiplicité et l'accumulation haletante des épisodes. Et c'est comme naturellement que l'émotion dont témoigne son écriture se communique au lecteur.

Patrick Kéchichian

(1) Respectivement, 1984, 1989 et 1991, tous chez Gallimard, et repris en « Folio » n° 1806, 2316 et 2590



TABEUSZ KLUBA

## Sansal, la magie des mots, le démon des maux

Le tableau désabusé d'une Algérie rongée par la corruption et l'islamisme, et qui se vide de ses fils

**HARRAGA**  
de Boualem Sansal.  
Gallimard, 272 p., 16 €.

Est-ce parce qu'il n'avait accordé aux femmes qu'une faible place dans ses trois précédents romans ou l'envie de se glisser dans leur peau pour mettre en lumière le sort qui leur est encore trop souvent réservé dans la société algérienne ? Toujours est-il qu'en leur attribuant les premiers rôles, Boualem Sansal renoue de belle manière avec ce style truculent, rageur, puissant et flamboyant qui a imposé l'auteur du *Serment des barbares* (1) comme l'un des romanciers algériens francophones de tout premier ordre.

Et ce grâce à Lamia, la narratrice d'*Harraga* (inspirée d'une histoire vraie), beau personnage de femme, éminemment touchante derrière sa carapace de vieille fille colérique, faussement misanthrope.

Car, depuis qu'elle a perdu les siens – à l'exception de Sofiane, son frère, qui a rejoint la route des Harraga (les « brûleurs de route », ou plus prosaïquement les clandestins) –, cette pédiatre, célibataire et sans enfant, de surcroît indépendante et libre (« *la pire des engeances en terre d'islam* »), vit recluse dans une demeure datant de deux siècles à Rampe Valée, dans les faubourgs d'Alger. Entourée de vieux papiers et de fantômes, de silence et de rêves, Lamia a fait de la solitude, son unique compagne, son bouclier. « *La solitude me console de tout. De mon célibat, de mes rides prématurées, de mes errements, de la violence ambiante, des foutaises algériennes, du nombrilisme national, du machisme dégénéré qui norme la société. Mais pas de l'absence de mon petit frère, et de cela je souffre comme au premier jour.* »

Reste qu'un matin, tout cela vole en éclats quand se présente à sa por-

te une jeune fille, arrivée d'Oran, qui se recommande de Sofiane. A ce nom, aussitôt, Lamia laisse entrer cette Lolita, « *vêtue à la Star'Ac* », « *maquillée jusqu'aux cils* », et enceinte de cinq mois... Sans savoir que Chérifa, qui a fui son douar infesté par « *la peste verte* », va s'incruster durablement chez elle et, plus sûrement, dans son cœur.

## VENT DE DOUCE FOLIE

Car, malgré le vent de douce folie qu'elle va semer dans le quartier et jusqu'à la fac ; malgré ses multiples escapades dans Alger – cette dangereuse « *catin qui se donne pour mieux reprendre* » dont Boualem Sansal dresse un portrait tendre et rageur ; malgré aussi son franc-parler et son effronterie, notre narratrice va tenter d'éduquer la sauvageonne. Mais à trop vouloir bien faire, Lamia étouffe la adolescente qui s'étirole peu à peu avant de s'envoler, cette fois, pour de bon.

Dès lors, au bord de la folie et du vide laissé par Chérifa, elle n'aura de cesse de retrouver celle qui l'a fait renaître à la vie et finalement accepter son destin de Harraga.

A travers ce détonant duo, autour duquel gravite une série de personnages drolatiques et désespérés, Boualem Sansal offre un tableau désabusé d'une société rongée par l'incurie, la corruption et l'islamisme, où les filles « *s'évaporent à l'intérieur du pays* » et les garçons « *se volatilisent l'extérieur* », la tête pleine de chimères, de rêve de terre promise. Rester ou partir ? S'exiler ou résister ? Depuis longtemps Boualem Sansal a choisi cette seconde voie, qu'il trace de livre en livre avec la force d'une langue puissante, généreuse, emplie d'une profonde humanité. Pour notre plus grand bonheur.

Christine Rousseau

(1) Gallimard, « Folio », n° 3 507.

## Les aventures d'un Soviétique bien trop britannique

## PARTI PRIS

**S'APPELLE-T-IL** Micha, Jonathan ou Jeff, cet étrange personnage, hyperboliquement britannique ? Que peut-il devenir, lui qui se croyait au service d'un idéal – « *La dictature du prolétariat et le paradis socialiste* » – et qui a seulement servi un pouvoir, celui de l'Union soviétique ? Aujourd'hui, après la chute du mur de Berlin et la fin de l'Union soviétique, on lui demande de servir la Russie. Et son chef, une femme, celle qui l'a recruté autrefois comme espion, insiste : « *L'Union soviétique n'existe plus depuis longtemps, Micha. Cela fait des années qu'elle a été vampirisée par la Russie qu'elle avait cru vaincre en 1917. (...) Elle est morte de sa belle mort alors que tu venais au monde, et nous nous contentons aujourd'hui d'organiser des funérailles nationales pour un cadavre en état de décomposition avancée.* »

Ce Micha – c'est bien lui, Mikhaïl Mikhaïlovitch – peut-il se débarrasser « *de ses convictions fossilisées pour se réconcilier avec le monde moderne* » ? Doit-il rester à Londres et continuer de renseigner ? Doit-il rentrer à Moscou ? Ou peut-il s'échapper, se coulant dans cette anglicité qu'il a patiemment construite depuis quelque vingt ans ? Ou même fuir ailleurs, changer encore d'identité ? C'est là tout l'enjeu de ce cinquième roman de Percy Kemp, placé sous le signe d'un vers de Shakespeare, « *Et le coucou, dans l'arbre, se rit de l'époux* ».

Percy Kemp, homme assez mystérieux, libano-britannique choisissant d'écrire en français, a, comme écrivain, deux manières. D'un



côté, des romans d'espionnage, avec un héros récurrent, le nonchalant et raffiné Harry Boone, qui aimerait vivre tranquillement au Liban et profiter des douceurs orientales, mais qu'on oblige à faire son métier, le renseignement, ce qui le fatigue considérablement. D'un autre côté, des histoires dont le personnage principal est, certes, un agent, ou un espion à la retraite, mais dont le sujet n'est pas, en soi, l'espionnage. Ainsi dans le premier roman de Kemp, *Musc* (1), un ancien espion, qui aimait ce parfum, tentait de retrouver la véritable essence, d'origine animale, alors que, désormais, on n'achète que du musc composé à partir d'un produit de synthèse.

Et le coucou dans l'arbre se rit de l'époux relève de cette seconde manière. L'espionnage, les missions et leurs péripéties ne sont pas au centre du livre, à peine présentes même. Il est question d'identité, de conviction, de fin d'un monde, de questions sans réponse sur ce qui peut le remplacer. Et les incertitudes de Micha – ou Jonathan ou Jeff – sont, pour Percy Kemp, l'occasion d'une plongée subtile, et humoristique – comme toujours – dans une certaine société anglaise. Avec ses codes affichés et ses codes détournés.

Micha, qui vient de tuer un homme, pour préserver ce qu'il croit encore être son « *réseau soviétique* », se rend tranquillement à la librairie Heywood Hill, « *très prisée des aristos* »

et qu'il apprécie plus encore depuis qu'il a appris qu'elle « *comptait parmi ses augustes clients un auteur célèbre de romans d'espionnage* ». Il y achète tous les ouvrages traitant de la Russie, pensant y trouver cette « *âme russe* » censée l'habiter, lui, le supposé « *gentleman made in England* », antiquaire dans le West End, « *spécialisé dans les choses équestres* ».

Il ne la trouve nulle part, la fameuse âme russe, pas même dans le folklore : « *J'apprends que nos matriochkas étaient des copies de poupées japonaises, et nos zakouskis des hors-d'œuvre d'inspiration européennes.* » Son récit, et donc le roman de Percy Kemp, peut se voir, métaphoriquement, comme une des ces matriochkas : on découvre une poupée qui semble s'ouvrir en son milieu. On ouvre, pour découvrir une poupée pas tout à fait semblable, mais prête à s'ouvrir aussi. Et ainsi de suite, jusqu'à une petite poupée qui refuse absolument de s'ouvrir. Que faire alors ? La casser ? La jeter ? L'accepter ainsi ? Micha – et finalement plutôt Jonathan, et non Jeff – qui a tué, sans passion, avec un flegme plus que britannique, pour pouvoir continuer son chemin, va-t-il vraiment réussir à vivre encore ? Ou même à survivre ? On peut penser que non, mais, dit Percy Kemp « *les hommes comme lui ne se tuent pas* ». Alors ?

Josyane Savigneau

**ET LE COUCOU DANS L'ARBRE SE RIT DE L'ÉPOUX**, de Percy Kemp. Albin Michel, 286 p., 19 €.

(1) Tous ses romans ont été publiés chez Albin Michel.

# Gilles Leroy, roman-journal

L'auteur de « L'Amant russe » réussit à la fois un bouleversant autoportrait et le tableau poétique d'une province de nuit

**CHAMPSECRET**  
de Gilles Leroy.  
Mercure de France, 288 p., 18 €.

Dans *Champsecret*, il y a un roman secret et un journal public. En donnant à son livre la forme d'un « journalier » à la Jouhandeau ou à la Larbaud, Gilles Leroy, qui a publié jusqu'ici deux sortes de texte – pour l'essentiel au Mercure de France –, des romans qui obéissaient à la loi du genre (*Les Jardins publics*, *Les Maîtres du monde*, *Soleil noir*, *Grandir*) et des textes intimes (*Habibi*, *Maman est morte*, *Machines à sous*, *L'Amant russe*), réunit ses deux tendances littéraires et montre qu'un romancier ne cesse jamais de l'être.

On lira, dans ces confidences réorganisées avec une rigueur narrative à laquelle tant de romans aspirent sans y parvenir, de nombreux hommages, citations, clin d'œil. Pasolini et Genet, Proust et Michaux, Faulkner et Carson McCullers, Stendhal et Flaubert, Sandro Penna et Umberto Saba, Duras et Kafka, chacun pour des raisons précises, le plus souvent pour leur réflexion sur l'égotisme, la solitude, la construc-

tion ou la réélaboration d'une identité à travers la littérature. Et ces pauses de lecture sont essentielles pour jalonné une démarche qui n'est pas seulement introspective.

L'autoportrait est là, mais l'écrivain, bien qu'il se mette en scène et se livre avec une « sincérité intrépide », comme disait Simone de Beauvoir de Violette Leduc, se tourne avant tout vers les autres. Et quand le miroir lui renvoie sa propre image, il ne la regarde pas avec bienveillance. Imitant Joyce, il la nomme « Nego », force du refus de soi-même, mauvais reflet, mauvais conseils, force négative. C'est parce que Gilles Leroy se passionne pour les autres que son journal rend un son romanesque. Mauriac est alors convoqué : « *Seule, la fiction ne ment pas, elle entrouvre sur la vie d'un homme une porte dérobée par où se glisse, en dehors de tout contrôle, son âme inconnue.* » Alors que d'Amiel est ironiquement citée la définition du journal intime : « *Une méditation du zéro sur lui-même.* »

De quoi est-il question dans les cinq chapitres de *Champsecret* ? De la solitude d'un écrivain qui s'est retiré dans un hameau, loin de

Paris où il a vécu trente-huit ans, loin de Bagneux où il a vécu son enfance, mais dont le souvenir va envahir ces pages. De ses rencontres de jeunes hommes incertains sur leur vie sociale, déjà profondément marquée par une exclusion qu'ils gèrent avec plus ou moins de liberté et de détermination. De la mort, visiteuse insistante. De la prison, des fleurs, de l'amitié, du désir, de l'amour, de la folie, des familles, des guerres, de la littérature.

## ENGOUEMENTS TERRIFIÉS

Un personnage central rayonne dans le livre. On le nomme Zacharie. Il n'est pas le seul amant du narrateur, mais il est assurément le protagoniste. Avec ses tatouages et ses joints, ses élans et ses fuites, son panache et ses misères. Parfois des rêves viennent rappeler à l'auteur qu'il est en quête d'un modèle unique, que tous ses partenaires et les personnages de ses romans passés se confondent dans une seule figure et que l'amour n'est probablement rien d'autre que l'attente de cet instant : où un seul être humain pourra les incarner tous. Zacharie, quoiqu'il n'ait



Maison d'arrêt d'Avignon (mai 2000)

aucune culture, quoiqu'il soit très jeune, quoiqu'il n'ait pas tout à fait choisi entre sa vérité et le mensonge social qu'exige son environnement, a une forme de lucidité, quand il dit à son amant de quelques nuits : « *Arrête de te faire un film, Gilles, tu ne m'aimes pas... Pour m'aimer, il faudrait que tu t'intéresses à moi... Pour s'intéresser à moi, il faudrait être fou. Ou carrément perdu.* » Et pourtant, l'écrivain est

conduit, dans chacun de ses engouements terrifiés, par une empathie naturelle, par le souvenir de sa propre perte.

En prison, où il anime un atelier d'écriture, il croise ses doubles, qu'aucune structure n'a retenus de sombrer. Les plus sensibles reconnaissent un frère. Très troublant est alors l'attrait que Gilles Leroy éprouve pour le jardin le plus clos, le plus douloureux, celui de la pri-

son, qui aurait pu être son refuge. Il était, d'une certaine manière, comme le signalent ses réminiscences d'enfance et ses rêves, familialement et socialement conditionné pour suivre cette voie-là. Vol, drogue, cellule. Mais il y a eu la littérature. Plus forte que les antidépresseurs, plus forte que les psychanalystes, plus forte que la délinquance. Et plus forte que la mort.

René de Ceccatty

## ZOOM



### ■ LIGNE 9, de Guy Konopnicki

Elle s'étire en vert pâle sur le plan de la RATP. De Mairie-de-Montreuil jusqu'à Pont-de-Sèvres. Ligne 9. Trente-sept stations en tout. Plus une maintenant fermée au public. C'est le trajet que suit en désordre, au petit hasard la vie, le héros du roman de Guy Konopnicki. Joseph Kaplan, fils d'immigrés juifs élevé dans le giron communiste qui a fini par préférer les salles de jeux aux réunions du parti. Traversée de Paris uniquement rive droite, entre la banlieue rouge et les quartiers

huppés. Une histoire des idées et des désillusions. Compromissions si l'on veut. Peut-être que tout fout le camp, mais on y va gaiement. Maraîchers, Buzenval. Jo descend à Miromesnil pour une garden-party à l'Elysée du temps de Mitterrand. File le parfait amour avec une belle bourgeoise de gauche qui habite à Michel-Ange – Molitor. C'est émouvant et tendre. Passé, présent mêlés. Les matins du grand soir et le dernier métro.

X. H.  
Ed. Jean-Claude Gawsewitch, 510 p., 23 €.

### ■ À TON IMAGE, d'Aurélié Zarka

« *Si j'étais un animal, je serais protozoaire. L'unicité serait mon idée du bonheur.* » Dans le double récit qui constitue le premier roman d'Aurélié Zarka, rien n'est certain si ce n'est le manque, l'absence, le tourment qui affecte le corps et décuple le pouvoir de l'imaginaire. « *Comment vivre quand on ignore d'où on vient ?* », se demande la narratrice. Une mère disparue, une date de naissance assez floue : « *Ma chance est là, dans ce que je ne sais pas. Tout est donc à rêver.* » Dans une deuxième partie, symétrique, elle rassemble des fragments de mémoire autour d'un père défaillant, absent, dont la figure se superpose à celle du criminel Landru... De singulières variations sur l'abandon, entre mélancolie, humour et colère.

M. Pn  
Ed. Farrago, 128 p., 15 €.

# Milovanoff, l'art romanesque en point de fuite

La rencontre d'un homme en cavale et d'une terre âpre et magnifique

**LE PAYS DES VIVANTS**  
de Jean-Pierre Milovanoff.  
Grasset, 288 p., 18,50 €.

Le roman s'ouvre sur une fuite, étape ou terme d'une odyssée qu'on pressent grave, stupéfiante peut-être. Un homme lutte contre les éléments déchaînés sur les pentes de ces sommets du Massif central qui n'offrent ni havre ni repos. Refuge idéal donc pour échapper à ceux qui le traquent.

Paul-Quentin est un détenu en cavale, et son échappée belle le conduit à Pierrefroide, un bourg aussi perdu que bien nommé, où l'hébergera – du moins l'espère-t-il – un homme qu'il a sauvé en mer vingt ans plus tôt. Héros de cette époustouflante ouverture, le fugitif cède cependant la vedette au pays lui-même. Apre, impitoyable et magnifique comme une terre d'ordalie. Découvre-t-on un vallon où les bourrasques de neige s'engouffrent « *comme dans un entonnoir de feutre blanc* », des prés au-dessus desquels un faucon « *fait le Saint-*

*Esprit* », et l'on sait que cette terre aux aubes à la clarté acide est une aire de Jugement dernier.

C'est à La Fourche, minuscule commune d'altitude, que Rainer Zschokke, dit « Kochko », s'est retiré. Là que l'ancien boxeur a connu l'apaisement avant le dernier repos. La Fourche. Signe de choix, comme l'endroit même où les vies bifurquent. Signe de vie à l'image des baguettes de coudrier dont se servent les sourciers pour établir les terres élues. Paul-Quentin accoste à ce « *pays des vivants* », où son ami gît désormais sous un tertre enneigé, à son tour en quête de salut.

## COSMOGRAPHIE INTIME

Saura-t-il le mériter ? Le lecteur l'apprendra au terme d'une formidable intrigue, violente et belle comme celle à les tisser Jean-Pierre Milovanoff. Les portraits de femmes libres et incendiées, parentes de l'héroïne de *La Splendeur d'Antonia*, à peine esquissés (Chloé, qui enseigne la jonglerie à des enfants sourds-muets, Madame Karmatt, qui régente avec une abnégation terriblement contagieuse l'institution) ou plus développés, l'écrivain les multiplie. Avec Jeanne Delamenthe, « *antique buveuse* », excentrique et intraitable, dont les « *sublimes esclandres*

*qui secouent de loin en loin la somnolence des villages* » en « *établissent la gloire* » ; Faustine surtout, chanteuse de cabaret sauvée du désespoir par l'amour de Kochko, qui accueille l'homme en fuite comme un messager d'outre-tombe de son amant, et dont l'inflexible détermination tient aux « *nostalgies que cet amour de récidive* » réveille en elle.

Des figures d'hommes aussi. Avec Kochko, d'abord. Délesté de ses vies antérieures, il y clôt le dernier de ses cycles – celui de la rédemption sans doute – dont Paul-Quentin a marqué un tour précédent, en le sauvant de la noyade, quand d'autres lui faisaient faire le grand saut : « *Quand on m'a hissé sur le pont grelottant et à bout de forces, je n'étais plus l'homme qu'on avait jeté par-dessus bord. Un autre est sorti de l'eau à ma place.* » Sans s'effacer tout à fait, puisqu'il erre encore, aux heures profondes de la nuit, dans son domaine orphelin, colonne de poussière et de feuilles sèches. « *Les morts, comme les oiseaux et les bêtes sauvages, ont une distance de sécurité que les vivants ne peuvent enfreindre.* »

Cantonnier et fossoyeur, son ami Marcel Bichon le sait mieux que quiconque, lui qui s'est imaginé une cosmographie intime de la nuit, ce

« *pays absent des cartes, où demeureraient les morts qu'il avait mis en terre lui-même* ». L'homme écoute dans sa Cabanette le « *jeu des mille euros* » en mangeant une boîte de sardines, découpe les journaux pour élucider les énigmes restées irrésolues, et s'abandonne à ces envolées lumineuses et morbides dont Faustine craint qu'elles ne soient « *dangereuses pour son esprit, alors qu'elles [sont] la soupe de sûreté d'une angoisse plus ancienne que la raison.* »

On en oublierait le malheureux Paul-Quentin, alias Paco, alias Jean Martinez (l'identité n'est qu'affaire de convenance, sinon de convention), comme le narrateur, ce Monsieur Milon, chargé de reprendre un rôle que d'autres ont déserté...

C'est que l'art de Milovanoff tient moins à la narration qu'à la puissance d'évocation de tempéraments, humains mais aussi physiques, qui donne à la terre, mélancolie, pessimisme et poésie mêlés, une identité plus profonde que les agitations minuscules qui la parcourent en surface. Sismographe des âmes et des lieux, l'écrivain parvient une fois encore, en artiste virtuose, à livrer le point de fuite où convergent les perspectives de l'art du roman.

Ph.-J. C.

# La douce nostalgie de Robert Bober

**LAISSÉES-POUR-COMPTÉ**  
de Robert Bober.  
POL, 236 p., 17,50 €.

On aura beau chercher et chercher encore, il n'y a pas de méchants dans le roman de Robert Bober. Pas de personnage cupide ou fourbe, pas d'affreux pédophile ou d'assassin en puissance, rien de tout cela et c'est tout de même assez rare pour être signalé. Mais peut-on construire tout un roman sans le moindre vilain, le plus petit sans-cœur ? Eh bien oui, quand on a l'élégance et la poésie de cet écrivain de 73 ans, qui est aussi un remarquable auteur de documentaires. C'est dans sa tranquille nostalgie que réside le charme de ce récit semblable à une fable, entièrement arrosé d'une cascade de notes de musique et de paroles de toutes les chansons qui faisaient les délices des Français, dans les années d'après la seconde guerre mondiale. Une invention littéraire bercée par Charles Trenet, Francis Carco, Félix Leclerc, Yves Montand, Francis Lemarque, Edith Piaf et Georges Ulmer (entre autres !), où l'auteur s'interroge

sur le pouvoir des mots et la capacité des hommes à mettre un voile sur leurs souvenirs.

Oublier, par exemple, que la guerre vient à peine de se terminer quand commence le récit, au cours de l'année 1949. Ou alors s'en souvenir par moments, au détour d'une allusion (le passé douloureux de certains personnages, notamment celui qui a fui la Pologne, puis l'Autriche, comme la famille de l'auteur a quitté l'Allemagne dans les années 1930), d'un regret ou d'un mot prononcé dans une langue en voie de disparition, le yiddish.

## EXISTENCES SÉPARÉES

Car il arrive souvent qu'on dise des mots de yiddish, dans l'atelier de confection tenu par Monsieur Albert et sa femme, Madame Léa, rue de Turenne, à Paris. Aussi ce vocabulaire fait-il partie de celui qu'enregistrent les personnages principaux de *Laissées-pour-compté* : trois vestes curieusement douées de pensée, baptisées d'après les noms de chansons en vogue cette année-là – *Un monsieur attendait*, *Y'a pas de printemps et Sans vous*.

Partant des réflexions de ces vêtements qui ne trouvent pas preneurs, demeurent suspendus au plafond de l'atelier, puis finissent par vivre des existences séparées, Robert Bober s'attarde sur la puissance vitale qui permet de respirer malgré tout, de se réjouir et de créer, même quand on sort d'une tragédie. Une faculté bien humaine qui s'inscrit dans les mots, ceux des chansons, ceux du lexique et des expressions que découvrent les trois vestes néophytes. « *Quelquefois des mots passaient fugitivement, les nourrissaient de leurs mystères...* » L'exploration permet de ressusciter une époque révolue, celle d'un Paris où il y avait des receveurs dans les autobus, mais aussi de s'amuser de tous ces mots incongrus que les humains disent sans y penser. Avec une fantaisie délicate, Robert Bober les regroupe au gré des découvertes de ses trois vestes, qui s'avèrent nettement plus logiques et moins capricieuses que beaucoup de ceux qui les portent – et largement aussi sentimentales. Presque humaines, dirait-on...

Raphaëlle Rérolle

# Scènes de la vie conjugale

Fidèle à sa belle mélancolie, Jens Christian Grondahl tente une nouvelle fois de remonter le fil de l'intime pour capter ce qui fait l'essence d'une existence

**SOUS UN AUTRE JOUR**  
(Et andet lys)  
de Jens Christian Grondahl.  
Traduit du danois  
par Alain Gnaedig,  
Gallimard, 374 p., 21 €.

Aucune passion n'est inguérissable. C'est ce que dépeint Grondahl. Chez d'autres, la désillusion aurait des lendemains positifs. Avec lui, ce n'est pas très gai. Car si ses personnages se remettent de leur rupture, s'ils l'assument avec philosophie, c'est au prix d'un regard sceptique sur leur harmonie passée, d'une méditation sur le bonheur impossible. Chaque histoire d'amour débouche sur une équation que le narrateur refuse de résoudre, par impuissance : mesurer la distance entre son reflet dans un miroir et son image telle qu'elle est perçue par les yeux d'une autre, laquelle demeure irréductiblement inconnue.

Personne ne peut se targuer d'avoir connu personne : chacun se fraye « un chemin à travers les grillages des ans, les voiles d'ombres et de lumière », mais les lignes « se fondent en un magma de silhouettes transparentes », écrit-il dans *Été indien* (Le Serpent à plumes, 1996). Dans *Silence en octobre* (Gallimard, 1999), une femme disparaît sans laisser d'adresse, après dix-huit ans de vie commune. Son époux considère que cette dissipation était annoncée depuis le début : elle était si lointaine, leurs jours flottaient « entre le presque vu et le déjà oublié ». Il y a tant de hasards dans une rencontre et de silences dans un mariage. Les gens qu'on avait crus si proches se révèlent si étrangers, les femmes adulées se révèlent si mystérieuses. Celui ou celle qui fut votre moitié



Jens Christian Grondahl en 2002

s'estompe comme une « estafilade de lumière dans des ténèbres inconnues ».

Fidèle à ce qui fait le charme de ses sonates d'automne – une cruelle mélancolie –, Jens Christian Grondahl raconte comment un couple, tout à coup, se brise, sans cris, sans éclats. Et fidèle à sa façon de remonter le fil de l'intime, il revisite la vie des séparés, traque les mouvements du cœur et les fêlures. En exerçant

de *Sous un autre jour*, cette citation de Saul Bellow : « L'histoire d'une vie n'est rien d'autre qu'un exil. »

Irene Beckman, 56 ans, est une femme comblée : belle carrière d'avocate, mariage heureux, deux enfants, une villa dans les beaux quartiers de Copenhague. Un soir, elle tombe sur une conversation enregistrée par erreur sur son répondeur téléphonique et se rend compte que son mari lui est infidèle.

La suite n'est pas banale. Ni scènes de ménage ni menaces. Irene va divorcer, mais sans hausser le ton. Elle va faire le constat d'une alliance condamnée, un arrangement, une imposture. Chuchoter à sa rivale que son mari « est un type bien ». Evoquer sa réticence, jadis, à l'épouser (« elle céda, puisqu'il la voulait absolument »). Confier qu'elle doute l'avoir « jamais aimé ». Avouer qu'elle l'a trompé, douze ans plus tôt, avec un homme de l'âge de son fils. Martin la trompe aujourd'hui ? « Nous sommes tous deux, dit-elle, à porter le blâme de n'avoir pas su faire un avec notre vie (...). J'aimerais te serrer dans mes bras à cet instant. J'aimerais prendre ton visage si familier dans mes mains. Car tu sais quoi ? Tu as raison. Rien ne s'est passé comme tu l'avais prévu. C'est moi qui te demande pardon. C'est moi qui ai menti. Laisse tomber cette mauvaise conscience. Va-t-en, et ne regarde pas en arrière. »

Irene, elle, ne cesse de remonter le temps. Elle ne respecte pas l'injonction de sa mère qui, à la veille d'une intervention chirurgicale, lui remet une enveloppe en lui demandant de l'ouvrir seulement après sa mort. A l'heure où son mari n'est plus le sien, Irene revoit sa vie « sous un autre jour », son incapacité de toujours à saisir son « moi profond et inconnu », en découvrant que son père n'est pas son père. Et la voilà partie à la recherche d'un certain Samuel, violoncelliste juif dont sa mère était éprise et qui dut s'enfuir... « J'ai été une autre, parce qu'un autre était mon père. » Proie d'une douleur fantôme à cause d'une origine perdue.

Jean-Luc Douin

## ZOOM



■ **LA DEMOISELLE DE KAIROUAN**, de Georges Zaydane.

C'est une agréable curiosité que ce roman historique. Son auteur, un Libanais, écrit beaucoup, en arabe, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est traduit aujourd'hui, sans doute pour la première fois. L'histoire qu'il raconte est à la fois savante et populaire. Les aventures de la belle Lamia rappellent, mettons, Zévaco. On s'intéressera peut-être davantage au cadre historique. A Kairouan, autour de l'an 1000, ce sont les Fatimides qui

gouvernent, ils sont chiites et maîtres de la Sicile. Ils haïssent les Abassides de Bagdad, à qui ils arracheront l'Égypte, grâce à Lamia, avec l'aide d'un juif. A découvrir.

J. Sn.

Traduit de l'arabe par Nadia Ramzi, éd. Alteredit, 215 p., 22 €. Division-Leclerc, 92290 Châtenay-Malabry, 314 p., 22 €.

■ **ZONES TABOUES**, de Tilman Rammstedt.

Dès la première des vingt et une brèves histoires qui composent cet étrange petit livre, les corps sont désaccordés. Les emplois du temps aussi. « L. et moi ne coïncidions pas », note le narrateur, qui ajoute, un peu plus loin : « Nous étions assis tout près l'un de l'autre, la distance entre nos bouches faisait peut-être vingt centimètres (...) et, lorsqu'elle se tourna vers moi et me regarda, son regard me fit peur. » Né en 1973, compositeur et musicien en même temps que romancier, Tilman Rammstedt évoque les impasses d'un monde où chaque individu vit replié dans une sphère qui dépasse rarement les limites de son propre ennui. Son écriture claire, sans effets, frappée au coin d'une sorte d'évidence, renvoie en fait à une immense absurdité.

R. R.

Traduit de l'allemand par Leïla Pellisier, éd. Les Allusifs, 112 p., 12 €.

■ **SÉPARATIONS**, de Su Weichen.

Le décalage entre une culture ancienne et le monde nouveau surgi des bouleversements économiques, qui est un motif récurrent de la littérature chinoise contemporaine, apparaît dans les textes de Su Weichen. Née en 1954 à Taïwan et responsable du supplément littéraire de l'*United Daily News*, l'un des principaux quotidiens taïwanais, cette romancière raconte avec justesse quatre histoires centrées sur la complexité des relations humaines et les malentendus qui en découlent, spécialement pour les femmes. Lesquelles se trouvent, plus encore que les hommes, prisonnières des contradictions d'un univers en plein chambardement. « N'aurait-elle pas dû apprendre plus tôt à dire non ? », se demande Dian-king, personnage central du récit intitulé « Amours anciennes ». R. R. Traduit du chinois (Taïwan) par Véronique Jacquet-Woillez, éd. Bleu de Chine, 152 p., 18,50 €.

## « Traque » intérieure en Amazonie

Bernardo Carvalho suit la trace d'un anthropologue et remonte jusqu'à ses propres fantômes

**NEUF NUITS**  
(Nove noites)  
de Bernardo Carvalho.  
Traduit du portugais (Brésil)  
par Geneviève Leibrich,  
éd. Métailié, 192 p., 17 €.

Dans la nuit du 2 août 1939, l'anthropologue Buell Quain, âgé de 27 ans, se donne la mort, « sans explication apparente, dans un geste intempêtif et d'une violence éffarante ». Les Indiens qui l'accompagnent, épouvantés par l'horreur – le corps du jeune Américain, suspendu au-dessus d'une flaque de sang, est tailladé à coups de lame de rasoir au cou et au bras – s'enfuient, regagnant le village de Carolina d'où ils étaient partis quelques semaines auparavant. Depuis *Les Ivrognes et les sonnambules* (Rivages, 1996), enquête sur un peintre disparu, et plus récemment *Mongolia* (éd. Métailié, 2004), qui voyait un homme partir à la recherche d'un autre homme, Bernardo Car-

valho montre un intérêt évident pour la « quête de sens ». « Vous allez entrer sur une terre où la vérité et le mensonge n'ont plus les significations qui vous ont amené ici », lit-on au début de *Neuf nuits*...

**TERRITOIRE ÉTRANGE**

Pour cette « traque » intérieure, Carvalho fouille le passé du jeune anthropologue, compulse des documents éparpillés au Brésil et aux États-Unis, rencontre des témoins. Le puzzle reconstitué, il finit par se créer une image de celui qu'il cherche. Naissent des hypothèses : sa mort ne peut être que passionnelle, il est devenu fou en apprenant que sa femme l'avait trompé avec son frère ; la nuit de son suicide, il s'enfuyait, « à cause de l'intensité de sa solitude »... Un portrait se dessine : obsédé par l'idée de ne pas paraître ce qu'il était en réalité, le jeune Américain, convaincu qu'il avait tout vu du monde, s'est donné la mort parce qu'il n'avait plus rien à y faire.

L'homme traqué n'est pas Quain, mais Carvalho... Observez attentivement la couverture du livre. On y voit un garçonnet tenir la main d'un Indien. Que nous dit la légende ? « L'auteur à 6 ans dans le Xingu. » Carvalho, qui accompagnait souvent son père, propriétaire d'immenses territoires de forêt vierge qu'il survolait à bord de son Cessna 310, se souvient d'une nuit passée dans le cockpit du bimoteur au milieu d'Indiens menaçants, dans la région du Xingu, la même que celle traversée par Quain. Les phrases définissant ce dernier qualifient sans peine Carvalho. Tout comme celle de l'anthropologue : sa marche à travers la forêt « ressemble à une lutte contre quelque chose qui le talonne » ; il vit dans la solitude « au milieu de ses fantômes » ; enfin, il a lui aussi mis du temps à comprendre que « ce qu'il entendait ne faisait pas partie de son rêve ».

Chez Carvalho, la terre est un territoire étrange que le moindre

brouillard transforme en planète inhospitalière. L'auteur parle à juste titre d'« atmosphère de science-fiction ». Nul besoin d'aller en Amazonie ni de s'enduire le corps de jenipapo pour se sentir dépaycé sur une planète que l'homme détruit lentement. *Neuf nuits* n'est pas le livre d'un anthropologue, encore moins d'un journaliste, mais plutôt d'un médium appliquant à la lettre la leçon des Trumais du Brésil, pour lesquels le rêve est « une façon de voir en dormant ». Il ne guérit pas nos angoisses. Tout juste ouvre-t-il quelques pistes : le secret est le seul bien qu'on emporte dans la tombe, le seul héritage qu'on laisse à ceux qui restent. Quant à l'écriture, elle permet parfois de révéler une part du mystère humain. Voilà pourquoi Carvalho n'hésite pas à citer Ponge chantant les escargots : « Accepte-toi tel que tu es. En accord avec tes vices. En proportion avec ta mesure. »

Gérard de Cortanze

## Un pays oublié de Dieu

**SOLEIL BRÛLÉ**  
(Sole bruciato)  
d'Elvira Dones.  
Traduit de l'italien  
par Catherine Pierre-Bon,  
éd. Anne Carrière, 520 p., 22 €.

Un port. A bord d'un ferry, le père de Leïla dit « quelques mots à sa fille » et reçoit de la police, avec différents papiers, « la photo de Leïla avant qu'elle soit un cadavre, la photo de Leïla maintenant qu'elle est un cadavre ». Près du cercueil, il finit par lui dire : « Nous rentrons à la maison. Nous y trouverons la paix », ce qui stupéfie un employé du port : « Vous voulez vraiment retourner Là-Bas ? Vous êtes au courant de ce qui se passe dans votre pays ? C'est la guerre, tout brûle. (...) Personne ne va Là-Bas. »

La famille Sciala adresse un courrier à la Police de Là-Haut pour

signaler qu'un couple, Veli et Hajra Ajkani, leur a promis que leur fille Entela, 14 ans, aurait du travail Là-Haut. Depuis quatre mois, ils sont sans nouvelles. Ils n'attendent rien des policiers de Là-Bas. Le moindre des criminels « avec quatre sous en poche peut les acheter et les vendre pour une bouchée de pain ».

A la même Police de Là-Haut, Viola Isufi écrit que sa fille Laura, 17 ans, a été enlevée alors qu'elle était dans une maison où elle faisait des ménages. Ils ont appris que les Ajkani sont de ces bandes spécialisées dans des enlèvements bien payés. Elle supplie la Police de les rechercher. Comme d'une formule de politesse : « Ne laissez pas votre pays devenir aussi pourri que le nôtre. »

Le retour de Leïla au pays, dans un cercueil d'où elle ne cessera de

s'adresser aux siens, s'accompagne de ses lettres d'août 1995 qui seront suivies d'autres, toujours à propos d'adolescentes dont la virginité fait d'elles « une marchandise rare »... et qui sont de belles scènes sur les ravages de la moderne traite des Blanches. Toutefois, si Elvira Dones met en scène le couple Ajkani et ses victimes, Là-Bas et Là-Haut donnent à son roman une autre dimension. Sans rien perdre de ses qualités romanesques, le récit superpose deux tableaux : en premier plan, une fiction, en second, la réalité de toutes les sœurs en tortures et humiliations de Viola. Comme cette enfant du pays de Là-Bas « détruit et oublié du Seigneur, [où] malgré tout elle poussait comme une fleur », bien des jeunes filles, victimes de pays en guerre le plus souvent fratricide, n'ont à opposer qu'une résistance

quasi impossible à ceux qui leur permettent le bonheur des pays Là-Haut où les paradis sont peu de temps mythiques pour les Leïla qui, de la prostitution, découvrent le mot en même temps que la chose.

Diplômée de littérature albanaise et anglaise à l'université de Tirana, ayant quitté l'Albanie au temps où y régnait Enver Hodja, Elvira Dones sait de quoi elle parle. Dans un ouvrage d'importance historique et sociologique autant que littéraire, par le truchement d'un art qu'elle maîtrise et qui échappe à toute sensiblerie facile, elle donne une attachante présence à des personnages et à des événements qui universalisent Là-Bas et Là-Haut, lieux dont le symbolisme ne se limite pas au passé. Un ouvrage essentiel sur un sujet rarement abordé. Parce qu'il nous gêne ?

Pierre-Robert Leclercq

# Sur les pas de Fifi Brindacier

L'héroïne d'Astrid Lindgren est un monument national en Suède. En France, où elle reste moins connue, se joue une bataille pour en récupérer les droits

A Stockholm, dominant le parc Vasa, l'appartement d'Astrid Lindgren baigne dans la chaude lumière d'un automne scandinave. L'endroit est resté intact depuis sa mort, en 2002. Il y a là son modeste bureau de bois, sa machine à écrire de marque Privat, ses lunettes d'écaillé posées à l'envers comme si elle était juste partie se faire une tasse de café. Il y a ses livres bien sûr, les siens – près de quatre-vingts –, traduits dans une soixantaine de langues, de l'arabe au zoulou. Et ceux des écrivains qu'elle admirait, Lagerlöf, Blixen, Andersen, Knut Hamsun...

Il faut faire le voyage de Stockholm pour comprendre l'importance d'Astrid Lindgren dans la culture suédoise. Née en 1907 à Vimmerby, au sud de la Suède, la mère de Fifi Brindacier et de Vic le Victorieux n'est pas seulement un formidable auteur pour la jeunesse : c'est un symbole national. « Elle a marqué l'imaginaire de quatre générations de Suédois qui ont tous lu un livre d'elle », note Catharina Mannheimer, de l'Institut suédois. A Stockholm, on la croise partout depuis Junibacken, ce merveilleux centre culturel pour les enfants, jusque sur les magnats du Musée d'art moderne.

Mamie grisonnante, elle semble veiller sur ce petit pays mieux encore que la famille royale. Pour un peu, on la trouverait sur les billets de banque !

Il est vrai que 2005 est une année

spéciale, celle des 60 ans de Fifi Brindacier (en Suédois, « Pippi Langstrump », sa petite fille aux longs bas). Karin Nyman, la fille d'Astrid Lindgren, se souvient de sa naissance : « C'était en 1941. J'avais une pneumonie et tous les soirs, ma mère venait à mon chevet me lire des histoires. Un soir, j'ai voulu entendre celle de Pippi Langstrump, mais ne me demandez pas d'où venait ce nom. Je l'avais complètement inventé ! » Pour satisfaire sa fille, Lindgren imagine cette petite sauvagonne aux taches de rousseur et aux cheveux rouge carotte, capable de soulever son cheval d'une seule main et de terrasser avec la même aisance un officier de police ou un boa constrictor.

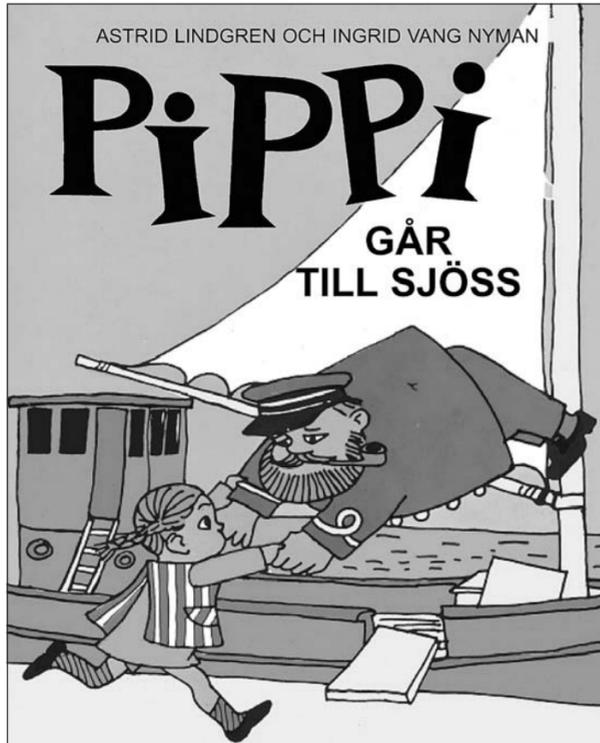
## « QUALITÉ, QUALITÉ, QUALITÉ »

Refusée par Bonniers, publiée pour la première fois en 1945 par Raben & Sjögren – une maison où Lindgren travaillera aussi comme éditrice –, Fifi devient bientôt un idéal féminin, l'archétype de la détermination et du non-conformisme. Une supergamine drôle et dévouée qui sème joyeusement la pagaille dans un monde dont elle dévoile toutes les injustices.

En 2007, les Suédois fêteront le centenaire d'Astrid Lindgren. A cette date, un musée, doublé d'un centre de recherches en littérature de jeunesse, devraient ouvrir à Vimmerby. Mais le gouvernement n'a pas attendu cette date pour ren-

dre hommage à l'autre grande dame (avec Lagerlöf) des lettres suédoises. En 2003, juste après sa mort, a été décerné pour la première fois le prix Astrid Lindgren, visant à récompenser un auteur, un illustrateur ou une organisation œuvrant pour la promotion de la littérature de jeunesse. Remis chaque année en mai et financé par l'Etat suédois, le prix est doté de... 5 millions de couronnes suédoises, soit 550 000 euros. « C'est environ la moitié de la dotation du prix Nobel, remarque Larry Lempert, président du jury. On nous demande parfois si ce n'est pas trop. Mais comparé au Nobel, pourquoi serait-ce trop ? Juste parce qu'il s'agit de littérature de jeunesse ? Il est temps de faire tomber les préjugés. La littérature pour les enfants n'est pas l'anti-chambre de la « vraie littérature » ! »

Décerné en 2003 à Christine Nöstlinger et à Maurice Sendak (« retenu à Chicago pour la première de Brundibar »), le prix est revenu en 2004 à la Brésilienne Lydia Bojunga et en 2005, conjointement au romancier anglais Philip Pullman et à l'illustrateur japonais Ryôji Arai. Nos critères ? « Qualité, qualité, qualité », martèle Anna Kokorilo, directrice du prix. Il faut aussi que l'œuvre s'inscrive dans l'esprit d'Astrid Lindgren, qu'elle voie le monde à la hauteur des yeux de l'enfant et qu'elle lui parle des choses qui lui tiennent véritablement à cœur.



Couverture suédoise d'une aventure de Fifi Brindacier

Très populaire dans les pays de l'Est et du Nord (Scandinavie, Russie, Allemagne, Lituanie, Pologne...), Astrid Lindgren l'est beaucoup moins en France. Peut-être est-ce dû aux différents problèmes liés à ses traductions. Lors de sa première parution en français, Fifi avait été, dans le dos de l'auteur, expurgée de tous ses aspects « subversifs ». Celle-ci a été refaite, au Livre de poche jeunesse (Hachette), dans une traduction respectueuse du texte initial, mais que les ayants droit jugent peu satisfai-

sante. « Le français est correct, mais on n'entend absolument pas l'originalité de la langue », note Karin Nyman, elle-même traductrice de livres pour enfants. Pour cela, les ayants droit ont confié à un jeune agent suédois, Niklas Salomonsen, le soin de « faire traduire d'autres livres » et d'élargir l'audience d'Astrid Lindgren, quitte à renégocier entièrement les droits.

En France, la chose ne va pas sans mal. Chez Hachette, le contrat concernant Fifi est arrivé à échéance, si bien que Fifi n'est

plus, aujourd'hui, disponible en librairie. « L'agent nous a proposé de faire un nouveau contrat, mais pour une somme pharaonique, supérieure à 400 000 euros, indique Charlotte Ruffault, directrice d'Hachette Jeunesse Romans. C'est un dossier compliqué. Nous sommes en discussion depuis plus d'un an. » D'autres éditeurs de jeunesse (Pocket, Gallimard, L'Ecole des loisirs...) seraient intéressés, à condition que le ticket d'entrée ne soit pas faramineux. Bon an, mal an, Fifi se vendait en France, lorsque ses livres étaient encore disponibles, à environ 20 000 exemplaires par an et promet de meilleurs scores depuis qu'elle est entrée dans la liste des œuvres de jeunesse officiellement prescrites à l'école (1). Mais l'affaire est compliquée du fait que le nom « Fifi Brindacier » appartient à Hachette. Faudrait-il débaptiser la petite rouquine si elle changeait d'éditeur ? Bref, à 60 ans passés, Fifi agite encore les esprits. C'est plutôt bon signe.

Florence Noiville

(1) www.eduscol.education.fr

# Maurice Sendak, la part du rêve malgré l'horreur

**BRUNDIBAR** de Tony Kushner. Illustrations de Maurice Sendak, L'Ecole des loisirs, 64 p., 19,50 €. Dès 6 ans.

C'est en 1963. L'Amérique, ce n'est pas si fréquent, débat d'un livre pour enfants. On s'étripe, on s'invective. Des bibliothèques le refusent. Des parents envoient des lettres incendiaires... Ce livre, c'est *Where the Wild Things Are* – titre explicite qui renvoie à la part « sauvage », enfouie, inconsciente du tout-petit. Un livre qui tord le cou des tabous pour donner forme au rêve et à la peur. Et qui – c'est pour cela qu'il choque – est un pavé dans la mare bleu et rose du livre d'images.

L'année de sa sortie en français – sous le titre *Max et les maximostres*, à L'Ecole des loisirs, en 1964 –, son auteur, Maurice Sendak, résume son travail dans son discours de réception de la Caldecott

Medal : « Depuis leurs plus jeunes années, les enfants vivent en familiarité avec des émotions déstabilisantes et, du fait que la peur et l'anxiété sont une part intrinsèque de leur vie quotidienne, ils affrontent la frustration comme ils le peuvent. C'est grâce à l'imaginaire qu'ils parviennent à la catharsis. C'est le meilleur moyen pour dompter les maximostres. »

Sendak en sait quelque chose. Né en 1928 dans une famille d'émigrés juifs polonais, il passe son enfance à s'évader du réel grâce aux livres et au dessin. A 20 ans, il construit des jouets animés d'une telle qualité esthétique que FAO Schwarz, le grand marchand de jouets de la Cinquième Avenue, l'embauche comme décorateur de vitrines. Mais c'est dans l'édition qu'il va percer avec *Max* puis *Cuisine de nuit* (1970) et *Quand Papa était loin* (1981), une trilogie en forme de voyage initiatique à travers l'angoisse, la jalousie, la frustra-

tion – autant de sentiments dont il est « important de souligner qu'ils ne sont ni mauvais ni anormaux ». « Si peu de parents expliquent, rassurent, confiait Sendak au Monde en 1990. Pour moi c'est un miracle que les enfants survivent. A leurs parents, à l'école, à la société. »

Les histoires de Sendak sont jalonnées de références multiples – à Mozart, à Mickey Mouse, à Laurel et Hardy, au *King Kong* de Schoedsack et Cooper. En 1970, Sendak est en Allemagne où il s'imprègne de Dürer, Cranach, Altodfer. La même année, il reçoit le prix Andersen, récompense majeure dans le domaine du livre pour



enfants. Mais il a déjà « dépassé » le livre pour enfants. Il est un artiste, voilà tout. Aux Etats-Unis, *Max et les Maximostres* est plusieurs fois adapté pour l'opéra avec des décors et costumes signés de lui. Il conçoit aussi les décors de *La Flûte enchantée* pour le grand opéra de Houston (1980). Ou pour *L'Amour de Hans Krasa* sur un livret d'Adolf Prokofiev à Kansas City (1986).

## ESPRIT DE RÉSISTANCE

Justement, le dernier livre qui nous arrive – à 75 ans, Sendak, retiré dans le Connecticut, n'avait rien publié depuis *On est tous dans la gadoue* (L'Ecole des loisirs) sorti en Amérique en 1993 – est adapté lui aussi d'une œuvre lyrique. A l'origine, *Brundibar* est un opéra tchèque de Hans Krasa sur un livret d'Adolf Hoffmeister. Créé clandestinement dans un orphelinat de Prague au cours de l'hiver 1942-1943, il a été joué ensuite dans le ghetto de Theresienstadt où avaient été déportés la

plupart des artistes ayant participé à sa création. C'est Sendak qui a demandé au dramaturge Tony Kushner d'en écrire l'adaptation en anglais : l'album est né, sous ses pinces, en même temps que la création américaine de l'opéra.

Rébellion, désir de justice, on y retrouve des thèmes chers à Sendak. Ceux-là même qui ont animé l'esprit de résistance du ghetto. Pepicek et Aninku doivent aller en ville chercher du lait pour leur mère malade, mais ils n'ont pas un sou. Comment faire ? C'est alors qu'ils avisent un horrible personnage, Brundibar, qui chante et joue de l'orgue de Barbarie. Voyant qu'on l'applaudit et qu'on lui lance des pièces, Pepicek et Aninku décident de chanter eux aussi. Mais Brundibar les en empêche. L'angoisse des enfants est terrible car leur mère est mourante. Et la mort est évoquée partout (l'étoile juive, le four dans la chanson où l'oiseau est censée descendre, les pancartes

« Arbeit macht frei »). Sendak augmente d'ailleurs la taille des illustrations au fur et à mesure que monte la peur. Les contours se font flous. L'atmosphère est oppressante. Les corbeaux sont partout, mauvais présage.

Et puis les enfants rentrent victorieux. La parole du médecin est porteur d'espoir : « Mazaltov », n'est-ce pas la chance, la vie, l'avenir ?

La dernière page, pourtant, fait frémir. On n'en dira pas plus. Fidèle à lui-même, Sendak ne veut rien dissimuler. Le Mal est là, inguérissable. Décidément, « les méchants n'ont pas froid aux yeux ». Alors pourquoi faudrait-il le cacher aux enfants ?

Anne-Charlotte Peyaud

★ Signalons la sortie chez Gallimard, dans la collection « Grand répertoire », de *Brundibar* en livre-CD sous la direction musicale de Scott Alan Prouty (32 p., 19 €). En librairie le 6 octobre.

## ZOOM



### MON CARNET VIETNAMIEN,

de Marie Sellier et Cécile Gambini

Il est né Huy, puis, quittant le Vietnam de ses ancêtres, est devenu Nicolas. Mais le besoin de remonter le temps et de comprendre comment sa mère a pu l'abandonner à l'orphelinat où ses nouveaux parents l'ont découvert, occupe peu à peu tout son esprit. Superbement illustré par Cécile Gambini, dont on connaît la minutie et l'élégance, ce carnet rend subtilement compte d'une obsession, dont la progression, suivie sur sept mois, trouvera une apaisante résolution, un an après la première ligne de ce journal.

Ph.-J. C.

Nathan, 44 p., 13,50 €. Dès 7 ans.

### LE MONSTRE ET LE BÉBÉ,

de Praline Gay-Para et Rémi Saillard

La hantise d'être arraché à sa maman par quelque sortilège est si commune que les histoires de « changelins », ces petits êtres surnaturels venus causer la dissipation chez les humains, obsèdent la littérature traditionnelle. Le conte de lutins, tiré du recueil des frères Grimm, qu'a choisi Praline Gay-Para est superbement illustré par Rémi Saillard et fait passer avec force et énergie le trouble intime de la relation mère-enfant au cœur de la fable. Et les petits lutins verts sont irrésistibles.

Ph.-J. C.

Didier Jeunesse, « A petits petons », 24 p., 10,70 €. Dès 4 ans.

### L'AMOUR ? de Ramona Badescu et Benjamin Chaud

Depuis la saga *Polemo* (4 titres, parus chez Albin Michel), on sait l'efficacité du duo Badescu-Chaud pour dire un monde tendre et poétique dès le plus jeune âge. Ce nouvel album, aussi petit que précieux, tente moins de percer le mystère, indicible, du sentiment amoureux que d'en livrer les indices secrets. Plus cocasse, le Cupidon nouveau, de page en page, joue de ses facettes avec une grâce que conjuguent très harmonieusement le texte de Ramona et l'image de Benjamin.

Ph.-J. C.

Naïve, 64 p., 12 €. Dès 4 ans. En librairie le 3 octobre.

# Un tour du monde à dos de dragon

d'un barrage. Un vieux dragon suggère de retrouver un lieu mythique, la Lisière du ciel, où il se souvient être né, mais sa mémoire défaillante le rend incapable de donner beaucoup d'informations sur l'endroit où il se situe sinon qu'il s'agit de montagnes très hautes. Un jeune dragon, Long, et son amie Fleur-desouffle, la kobolde au caractère bien tranché, partent donc en expédition à la recherche de cette fameuse Lisière, nantis d'une recommandation : celle de se méfier du Doré...

Le roman raconte leur voyage qui les entraînera vers les pays arabes, puis vers l'Inde et ensuite l'Himalaya, région que l'imagination de nombreux auteurs, de James Hilton à Edmund Hamilton, a peuplée de vallées secrètes et de civilisations mystérieuses. En passant de l'Europe au continent asiatique, Cornelia Funke a joué très habilement de la différence des mythologies entourant cet animal fantastique : pourchassé ici, il est là-bas un symbole de bonheur.

Chemin faisant, ils rencontreront d'autres personnages et animaux fabuleux : un basilic, un djinn, un serpent de mer, un oiseau rock. Chacune de ces rencontres ne constitue

pas seulement une péripétie pittoresque, elle fait également avancer le récit.

Ils rencontreront aussi des hommes, même s'ils effectuent une grande partie de leur périple en se dissimulant à leurs yeux : un archéologue à la recherche de Pégase, une dragologue hindoue aux recettes bienvenues, et surtout Ben, l'orphelin, qui deviendra le cavalier du dragon, ressuscitant ainsi une vieille légende.

Ils affronteront enfin le Doré, faux dragon et créature de l'eau plutôt que du feu, qui représente ici la

force mauvaise, l'incarnation du mal. Tout en respectant les lignes de force du récit de fantasy : la quête, la lutte du bien contre le mal, la magie, Cornelia Funke a conçu une œuvre très originale (qui touche également à la fantasy animalière), syncrétique (ce qui la situe bien dans la descendance de Michael Ende), dont le lecteur emprunte l'itinéraire avec plaisir et fascination. Ajoutons que Cornelia Funke, qui fut illustratrice de livres pour la jeunesse, a également signé les dessins ornant l'ouvrage.

Jacques Baudou

## LIVRES DE POCHE ESSAIS

## « Le premier roman vrai de la police française »

La publication d'« Histoire et dictionnaire de la police française », par la collection « Bouquins » est un événement éditorial : pour la première fois, l'évolution de l'institution est retracée, du temps des Capétiens à l'époque contemporaine

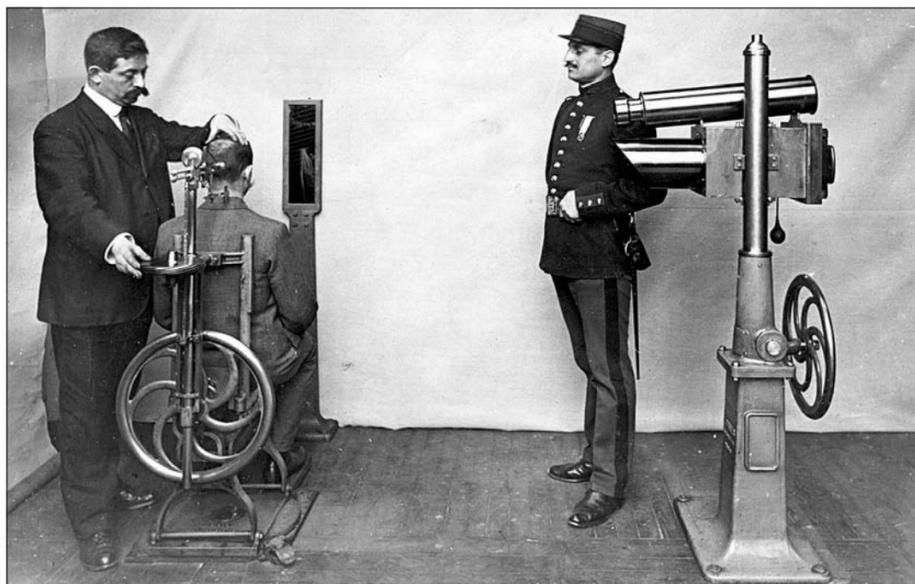
**HISTOIRE ET DICTIONNAIRE DE LA POLICE Du Moyen Âge à nos jours**  
Sous la direction de Michel Aubouin, Arnaud Teysier et Jean Tulard.  
Ed. Robert Laffont, « Bouquins », 1 088 p., 30 €.

S'est-on assez étonné de la prouesse technique que constituait, le 13 octobre 1307, l'arrestation sur toutes les terres relevant du roi Philippe le Bel, des membres de l'ordre du Temple ? Ce formidable coup de filet atteste l'importance, pour un Etat soucieux d'asseoir son autorité, de disposer d'un bras armé susceptible de garantir l'ordre comme de faire appliquer sa volonté politique. Par cette opération de police inédite, baillis et sénéchaux des Capétiens, avant les intendants du Grand Siècle ou les brigades mobiles de Clemenceau, font ainsi la preuve d'une continuité politique dont les historiens n'avaient jusqu'ici pas fait état.

Sur la police en France, il existait bien des monographies, des souvenirs ou des essais, cantonnés sur une période particulière et souvent signés par des historiens « maison », mais pas de synthèse d'envergure. Et encore les quelques tentatives se limitaient-elles aux temps modernes et contemporains.

**COMPRENDRE L'INSTITUTION**

C'est dire si la parution d'une *Histoire et dictionnaire de la police*, qui croise compétences et regards spécifiques et s'attache à comprendre l'institution comme l'évolution des missions qui président à son affirmation sur plus d'un millénaire, est un authentique événement. Et reconnu comme tel par le ministère de l'intérieur, Nicolas Sarkozy, actuel locataire de la place Beauvau, dans son avant-propos, qui complète la préface que signe son prédécesseur, Dominique de Villepin, dont le coup de pouce s'avéra décisif pour que le chantier soit mené à terme.



Appareil de photographie signalétique d'Alphonse Bertillon, créateur de l'anthropométrie

De fait, on n'avait jamais encore lu de façon aussi érudite et sûre – sans que l'expression jargonne ou pas intimidante – la genèse du corps spécifiquement dépositaire de la légitime violence, dont les émois de la ville de Paris accélèrent la mise en place. Ce qui est sensible, de la crise de 1358, où Etienne Marcel dicte sa loi au dauphin, à l'assassinat de Louis d'Orléans (1407), promptement résolu par un prévôt de Paris dont l'autorité s'étend depuis deux décennies à tout le royaume. Si les problèmes de voirie coûtent la vie à Henri IV, piégé dans les encombrements de la rue de la Ferronnerie (1610), sans provoquer de sursaut, l'assassinat en 1665, en plein jour et à son domicile, du lieutenant criminel Tardieu – que Molière prit pour modèle d'Harpagon – appelle une riposte à la hauteur du symbole. La Reynie, nommé en mars 1667 à la

tête de ce qui devint, sept ans plus tard, la lieutenance générale de police, marque les esprits en « nettoyant » en un mois la cour des Miracles, repaire de mendiants et de tire-laine où vivait plus d'un vingtième de la population de la ville.

Acte de naissance officiel de la police moderne, l'épisode a entériné l'oubli d'autres modes de régulation des mœurs, seigneuriaux, religieux ou municipaux, dont le roi achève de confisquer les compétences. Dès lors, la police devient auxiliaire de justice comme d'information : l'Affaire des poisons (1676-1680) et celle des convulsionnaires de Saint-Médard (1727-1732) attestent de son efficacité au moment même où les Lumières s'approprient à dénoncer cet auxiliaire du despotisme absolutiste.

Au fil de l'évocation, on assiste à la naissance d'une police au service

du citoyen – le 9 Thermidor est expliqué par la guerre des polices que se livrent le Comité de sûreté générale et le Comité de salut public ; à la reprise en mains autoritaire de Napoléon – même si la conspiration de Malet (1812) dit la fragilité du grand œuvre de Fouché, seul titulaire de l'éphémère ministère de la police (1796-1818) à avoir marqué les mémoires ; à la naissance d'une police scientifique spécialisée, centralisée bientôt, dont les « ratés » (rien de moins que l'affaire Dreyfus, celles du vol de la Joconde ou celle des victimes de Landru !) ne peuvent masquer le succès rencontré, à l'heure du triomphe de l'anthropométrie de Bertillon, par les brigades mobiles voulues par Clemenceau et mises en œuvre par Célestin Hennion.

Vichy et le naufrage des principes républicains, le temps de l'expiation et du rachat, rien n'est éludé et la

## GENÈSE DU CHANTIER

L'idée du projet revient à Georges Carrot, commissaire divisionnaire devenu historien de l'institution, qui pointe en 1997 l'absence de synthèse d'envergure sur le sujet. Le chantier fut confié au biographe de Fouché, Jean Tulard, fils de celle qui dirigea longtemps le service des archives de la préfecture de police. L'éditeur s'imposait : Guy Schoeller, « Bouquins » étant l'adresse idéale pour ce collectif d'historiens de l'institution et de l'Université. Le retard pris par l'équipe, la maladie, puis la disparition de Schoeller, en 2001, mirent en sommeil le chantier. Lorsque Daniel Rondeau reprend la collection, il fait l'inventaire des « choses dormantes », et contacte le ministère de l'intérieur. Dominique de Villepin relança l'affaire, associant à l'œuvre le directeur du centre d'études et de prospective du ministère, Arnaud Teysier.

nécessité d'un service historique de la police serait la meilleure réponse à la soif d'une mémoire corporatiste jusque là trop négligée.

Le dictionnaire offre d'autres lectures, aléatoires, de cette aventure collective : d'une « administration pénitentiaire », rattachée plus d'un siècle à l'intérieur plutôt qu'à la justice, à « Zamaron (Fernand) », qui créa en 1946 un service de protection des mineurs où apparut la première section d'« assistantes de police ». On visite le « dépôt », s'intéresse au « bâton », « uniformes », « menottes » et « chien policier » ; on s'initie à la « main courante », à la « garde à vue », aux « écoutes téléphoniques » et aux « empreintes », digitales comme génétiques ; on distingue les corps, « brigades », « gardes », « CRS » ou « GIPN » ; des profils biographiques aussi (« Sartine », « Savary », « Lépine », mais aussi « Bousquet », « Papon » ou « Darmand ») ; sans omettre de judicieuses synthèses (l'« étatisation » lente achevée sous Vichy).

Au hasard de l'ordre alphabétique, le « *Vélodrome d'hiver* » – qui incarne, par la rafle de juillet 1942, « une tache indélébile dans l'histoire de la police parisienne » (Jean-Marie Berlière) – et le dispositif « Vigipirate » encadrent la figure légendaire de « Vidocq », forçat évadé devenu chef de la Sûreté.

Histoire linéaire, dictionnaire mêlant les institutions et les hommes qui les animent, ces angles sont complétés de quelques gros plans : une vue actuelle de l'organisation de la police nationale (Michel Aubouin), un topo sur l'argot du métier, technique mais aussi intimement lié au parler des malfrats jusqu'à établir une troublante symbiose linguistique entre les voyous et ceux qui les traquent (Jean-Paul Brunet), un retour sur l'image de la police dans la littérature, où grâce est rendue à l'inspecteur Lecoq, héros de *L'Affaire Lerouge* d'Emile Gaboriau (1864), la recension par Jean Tulard des films « les plus importants » proposant une vision de la police au cinéma, bien décevante au regard de l'analyse, par Yannick Dehée, de la fortune de la figure du policier à la télévision, des *Cinq dernières minutes* à *Navarro* ou à *PJ*.

Présenté comme « le premier roman vrai de la police française », ce collectif minutieux prend le parti d'affirmer les filiations, même lointaines, d'un service qui symbolise la légitimité du pouvoir, visible – pour rassurer ou assurer le respect de l'ordre – ou invisible – des « mouches » de jadis aux indices modernes. Une gageure parfaitement tenue qui devrait faire date.

Philippe-Jean Catinchi

## Maître Eckhart et la théologie des feuilles d'automne

**MAÎTRE ECKHART OU LA JOIE ERRANTE Sermons allemands traduits et commentés**

par Reiner Schürmann.  
Rivages/Poche Payot, 334 p., 9,50 €.

Parce que certaines propositions du « *prieur de la province Allemagne et Bohême* » furent déclarées hérétiques en Avignon par l'inquisition pontificale, la pensée du dominicain Maître Eckhart (1260-1327 environ), père de la mystique rhénane, n'aurait été exhumées qu'au XIX<sup>e</sup> siècle par le philosophe romantique Franz von Baader. Faisant part de sa découverte, en 1824, à son collègue Hegel, lequel ne connaissait Eckhart que de nom, l'auteur de *La Phénoménologie de l'esprit* s'écria : « Voilà exactement ce que nous voulions, voilà l'ensemble de nos idées, de nos intentions ! »

C'est dire combien aurait été diverses les influences de ce théologien qui avait mis au cœur de sa prédication une démarche de « détachement » ou de « déhiscence », terme clef de son œuvre qui désigne, lors de la chute des feuilles d'automne, l'ouverture spontanée des fruits à maturité, livrant passage aux semences. A se détacher Eckhart conviait les moniales de la vallée du Rhin auxquelles s'adressaient ces textes prononcés en moyen haut allemand et recueillis par elles.

De fait, chez Maître Eckhart, comme dans la philosophie et la mystique juives qui lui sont contemporaines, le mysticisme n'a pas un sens contemplatif, ni exclusivement ascétique. Pour lui, l'homme a une part active dans la dramaturgie divine. La mystique dite « spéculative » revêt ici un tout autre visage qu'une simple esthétique du renoncement ou de l'intériorité.

Car Maître Eckhart a aussi vécu et enseigné en Sorbonne, alors centre intellectuel de la chrétienté, avant de regagner Cologne. Son « *chemin* » est imprégné de la philosophie de son temps, aristotélicienne, scolastique et thomiste. C'est le grand mérite de la glose de Reiner Schürmann (1941-1993), qui fut lui-même novice dominicain avant d'enseigner à la New School for Social Research (New York) à l'appel d'Hannah Arendt et de Hans Jonas, que de restituer la richesse des sources proprement philosophiques, indispensables à la compréhension de ces textes ardens.

**MYSTIQUE SPÉCULATIVE**

Précurseur lointain de l'idéalisme allemand, Maître Eckhart a connu des revendications plus troublantes de la part des nationalistes. Certains nazis retirèrent au

spécialiste des études eckhartiennes d'origine juive Raymond Klibansky (1905-2005) la possibilité d'éditer ses ouvrages.

Pourtant, dit le Suisse Wolfgang Wackernagel, traducteur des trois précédents traités, « il n'y a aucun propos antijudaïque » chez l'auteur des *Conseils spirituels* (Rivages, 2003) qui cite Maimonide et qui pourrait se présenter comme une philosophie du dialogue interreligieux. Dans l'Europe précédant la Peste noire (1348), où les massacres de juifs vont devenir monnaie courante, cela constitue assurément une exception.

L'interprétation par Schürmann des *Sermons*... où s'invente en allemand une langue spéculative qui n'existait qu'en latin, date de 1972. Si elle demeure une excellente introduction à ces textes obscurs, elle se ressent de l'influence d'un autre grand lecteur d'Eckhart, Heidegger. Est-il préféra-

ble aujourd'hui, comme cela se dit parfois aussi à propos de saint Augustin, de rendre Eckhart à son contexte philosophique médiéval plutôt que de considérer à toute force son œuvre comme une anticipation de l'existentialisme ? « Oui, on peut sûrement se passer d'Heidegger pour lire Eckhart, pense Wolfgang Wackernagel, mais sûrement pas l'inverse. »

Nicolas Weill

★ Signalons aussi, du médiéviste belge Benoît Beyer de Ryke, *Maître Eckhart* (éd. Entrelacs, 302 p., 18 €). Le même auteur a dirigé, avec Alain Dierkens, un ouvrage collectif : *Maître Eckhart et Jan van Ruusbroec. Etudes sur la mystique « rhéno-flamande » XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles* (éd. de l'Université de Bruxelles, 244 p., 24 €). Enfin de Maître Eckhart, *Commentaire du Notre Père*, traduit du latin par Eric Mangin (Arfuyen, 106 p., 13,50 €).

## ZOOM



**LE PATRIMOINE MONDIAL Un héritage à préserver, de Gérard Denizeau**

A peine a-t-on célébré les 22<sup>e</sup>s Journées du patrimoine que Gérard Denizeau invite à changer d'échelle pour considérer les quelque 800 sites, naturels ou façonnés par l'intervention de l'homme, classés à ce jour par l'Unesco au « Patrimoine mondial de l'humanité ». L'idée remonte à l'automne 1972 et visait à protéger une richesse commune menacée par « les causes traditionnelles de dégradation », mais aussi « par l'évolution de la vie sociale et économique qui les aggrave par des phénomènes d'altération ou de destruction encore plus redoutables » (triste prémonition de la destruction des bouddhas

géants de Bamiyan, portés à l'inventaire, par les talibans en 2001). Entreprise en 1978, la liste n'en finit plus de s'allonger et devrait opérer un nécessaire rééquilibrage en faveur de l'Asie comme de l'Afrique, très en retrait pour l'heure face au poids de l'Europe. Les 50 sites ici retenus tentent déjà de changer la perspective. Sobre, claire et succincte, la présentation invite au voyage. Cap donc sur Arequipa, Angkor, Bandiagara ou Lahore, si Bruges, Verla et Prague n'ont plus de secrets pour vous. Ph.-J. C. Larousse, « Petite encyclopédie », 128 p., 9,90 €.

**L'AXE DE DÉTRESSE,**

de Jean-Noël Dupont  
C'est en philosophe que Jean-Noël Dupont aborde l'œuvre et la destinée de Charles Péguy. Il le fait en partant de l'idée qui domine et informe cette œuvre, comme elle a commandé la vie de l'auteur de *Jeanne d'Arc* : celle de justice. Fort

heureusement, il ne fait pas de cette radicalité et de cette révolte pleine de colère qui anime Péguy – et qui effraya ses contemporains, comme elle rebute bien des esprits d'aujourd'hui – un trait de sa psychologie, ou un épisode de sa biographie. Ce qui évite bien des considérations vaines. Dans ce livre qui est autant un essai sur Péguy qu'une introduction à son œuvre, l'auteur montre avec rigueur l'itinéraire qui a conduit l'écrivain non à un changement de cap (entre le socialisme et le catholicisme) mais à un approfondissement et une intériorisation de cette idée de justice. P. K. Ed. Michalon, « Le Bien commun », 124 p., 10 €.

**COMMENT ENTENDONS-NOUS,**

de Gérard Fain  
Des cinq sens, l'audition est sans doute le sens le moins connu, alors même que 40 % des informations reçues par l'homme sont d'ordre auditives, comme nous apprend

Gérald Fain, oto-rhino-laryngologiste, spécialiste de l'étude et de la réparation des troubles de la communication (voix et audition). Il répare ici une certaine méconnaissance à l'égard de ce sens éminemment important mais aussi très fragile. Ainsi, après avoir présenté, schéma à l'appui, de manière enlevée et claire, le système auditif, le praticien aborde dans un second temps les différents troubles auditifs qui affectent aujourd'hui 7 % de la population (4 millions de malentendants, 100 000 sourds profonds) et qui, contrairement à ceux de la vue, sont souvent mal perçus tant par les patients que par leur entourage. Du diagnostic aux remèdes, une manière de ne plus faire la sourde oreille... Ch. R.

Le Pommier, « Les Petites pommes du savoir », 64 p., 4,50 €. Signalons, dans la même collection, *E = Mcz*, dans lequel Jean-Louis Bobin nous éclaire sur la célèbre formule d'Einstein et son histoire.



## HISTOIRE

## La parité en version originale

L'historienne américaine Joan W. Scott retrace la genèse de ce « nouvel universalisme », et son semi-échec politique et philosophique

**PARITÉ ! L'UNIVERSEL ET LA DIFFÉRENCE DES SEXES**  
(Parité ! Sexual Equality and the Crisis of French Universalism) de Joan Wallach Scott. Traduit de l'anglais par Claude Rivière, Albin Michel, « Bibliothèque Idées », 256 p., 24 €.

Figure de référence des *gender studies*, professeure à l'Institut for Advanced Study de Princeton, l'historienne américaine Joan W. Scott, dans son nouvel essai, *Parité !*, emboîte le pas à Françoise Gaspard, Claude Servan-Schreiber et Anne Le Gall, auteurs du livre fondateur *Au pouvoir citoyennes ! Liberté, égalité, parité* (1992). La « controverse considérable, souvent virulente » soulevée par la parité ne pouvait qu'inspirer l'historienne.

Pour l'individualisme abstrait qui s'impose comme la philosophie de la démocratie en France, les femmes ne sont pas assez universelles. C'était le propos de *La Citoyenne paradoxale* (1998), où Joan Scott montrait les féministes « piégées » par le dilemme égalité-différence. Elle estime aujourd'hui que la conception originelle de la parité a voulu dépasser ce dilemme et retrace non sans admiration la genèse de ce qui est, plus qu'un nouveau concept, un « nouvel universalisme » : l'individu est toujours abstrait mais duel, inévitablement homme ou femme, ces caractéristiques anatomiques ne portant en elles-mêmes aucun destin. En sexuait l'individu, l'objectif est de « déssexualiser » les assemblées (pour que le sexe-genre n'y soit plus un critère pertinent). La parité naissait aussi du refus des quotas, pour bien des raisons, dont une était fatale : le rejet par le Conseil

constitutionnel, en 1982, du projet de quota de 25 % de l'un ou l'autre sexe pour les élections municipales. Mais pour les paritaristes, 50-50 n'est pas un quota et il ne s'agit pas d'entrer dans une logique de représentativité, auquel cas 53 % des sièges seraient nécessaires aux femmes, majoritaires dans le corps électoral. L'idéal d'une « égalité par faite » dans les assemblées séduisait, mais le recours à la loi rebutait.

**IMPROBABLE SUCCÈS**

Les paritaristes ont gagné cette bataille, finalement dans la logique historique du combat féministe, qui s'est toujours appuyé sur le droit. Quiconque a vécu ce moment se rappelle combien était improbable le succès d'une telle demande. Et pourtant, l'idée avance vite et bien, grâce à un mouvement souple et divers, riche en expertes, en petits groupes de pression relayés par les associations féminines et renforcés par une réflexion déjà bien avancée au niveau européen sur la « démocratie paritaire ».

**Christine Bard**

D'autres recherches approfondiront cet élan militant oecuménique mêlant femmes de gauche (les initiatrices sont socialistes) et de droite, aux croyances philosophiques très variées, et s'interrogeront aussi sur le rôle de la presse. Chacun(e) (ré)élabore « sa » parité. Il y a peut-être là matière à discussion avec Joan Scott, qui semble considérer comme des erreurs ce qui s'écarte de la parité originelle. L'auteur analyse de manière convaincante le contexte qui accélère la campagne, avec ses éléments structurels – la crise de la démocratie représentative, le statut des étrangers – et ses « événements » (l'affaire des « juppettes » en 1995).

Joan Scott accorde une importance capitale au tournant que représente dès 1997 le débat sur le PACS, qui altère la définition originelle de la parité. La « différence des sexes » est alors remise sur son piédestal pour contrer l'universalisation des droits (reconnaissance légale du couple homosexuel et, se profilant au-delà, mariage, adoption, etc.). Sylviane Agacinski, philosophe favorable à la parité et épouse du premier ministre d'alors, Lionel Jospin, devient une actrice-clé dans ces débats lorsqu'elle publie en 1998 *Politique des sexes*, hostile au mariage homosexuel et aux revendications homoparentales... Sous son influence (peut-être exagérée ici), la parité, harmonieuse complémentarité des sexes, aurait changé de nature, le couple hétérosexuel devenant un fondement du politique. Joan Scott s'intéresse aux objections venant des intellectuels de gauche et d'extrême gauche, mais la parité est aussi la cible de l'antiféminisme traditionnel. L'extrême droite mériterait sans doute plus d'attention, comme la « conversion » à la loi de femmes plutôt conservatrices qui doivent leur mandat à la parité.

Le dernier chapitre évalue la « force de la loi » au fil des élections depuis sa promulgation, le 6 juin 2000, et en dresse un bilan mitigé, bien informé par l'observatoire mis en place dès 1995. Adeptes d'une histoire théorisante, donnant le beau rôle aux idées, Joan Scott glisse au fil de l'ouvrage vers une vision plus politique, tenant davantage compte du contexte et, mot final, des « contingences de l'histoire ». Voilà un retour à une histoire événementielle qui peut étonner, mais montre en l'occurrence toute sa pertinence. De même, on appréciera en fin d'ouvrage la

« descente sur le terrain », nécessaire pour montrer comment l'esprit de la loi est bafoué, comment le genre devient une stratégie de candidates et d'élus (aux antipodes des souhaits initiaux, qui visaient au contraire l'indifférenciation sexuelle et laissaient, stratégiquement, le genre de côté).

La novation des « architectes de la parité » était-elle vouée aux semi-échecs ? Elle est d'abord un semi-échec philosophique. Comme le concède Joan Scott, « la référence à un corps abstrait sexué n'est pas facile à détacher complètement des significations concrètes, sociales et historiques qui lui sont attribuées ». Le naturalisme pour les anciens, l'essentialisme pour les modernes continuent de définir l'être femme et, désormais, l'être femme politique. Dans ce contexte, lire cet ouvrage et comprendre comment, selon la thèse de Joan Scott, la parité universaliste s'est transmuée en parité différentialiste est un devoir républicain. A moins de se complaire dans le statut de « citoyennes » et « élues » paradoxales... La loi de 2000 est aussi un semi-échec politique. Il y avait 10,9 % de femmes à l'Assemblée nationale en 1997, elles sont 12,3 % depuis 2002. Une révolution pour si peu ? Si la parité, version originale ou version différentialiste, est vraiment un changement de paradigme, alors, elle n'a pas dit son dernier mot.

★ Christine Bard est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université d'Angers et membre de l'Institut universitaire de France.

★ Michelle Perrot s'entretiendra avec Joan W. Scott le 11 octobre à 17 heures au Palais de la femme, 94, rue de Charonne 75011 Paris. Sur inscription : joelle.faure@albin-michel.fr

## Résistants en robe noire

La sociologue Liora Israël étudie ces avocats, magistrats et juristes qui choisirent de s'opposer à Vichy

**ROBES NOIRES, ANNÉES SOMBRES**  
Avocats et magistrats en résistance pendant la seconde guerre mondiale de Liora Israël. Fayard, « Pour une histoire du XX<sup>e</sup> siècle », 550 p., 28 €.

Après Francine Muel-Dreyfus (*Vichy et l'Éternel Féminin*, Seuil, 1996) et Gisèle Sapiro (*La Guerre des écrivains*, Fayard, 1997), Liora Israël scrute à son tour les années noires avec une visée sociologique. Son étude sur la résistance judiciaire embrasse avocats, magistrats et juristes qui ont en commun de manier professionnellement le droit malgré leurs différences sociales et statutaires. Sociologique, la démarche l'est vraiment et l'auteur s'en explique en affirmant « le refus épistémologique de créer pour une période si spécifique une méthodologie particulière ». Outre d'éclairantes études de cas, l'analyse se nourrit de considérations théoriques formulées dans un langage de sociologue propre à déconcerter le non-spécialiste. Elle se fonde sur un ample dépouillement d'archives et une réelle maîtrise de la littérature sur la période, même si l'assertion selon laquelle « des querelles byzantines et néanmoins nécessaires jalonnent les progrès de l'historiographie de la Résistance » eût mérité justification.

**FREINAGE OU ATTÉNUATION**

L'ouvrage soumet à examen la représentation commune de juristes – magistrats au premier chef – qui auraient mis en œuvre sans sourcilier la politique répressive de Vichy, un seul, Paul Didier, ayant refusé de prêter serment à Pétain. Comment verser dans l'illégalité quand on a pour profession de faire respecter la loi ? Sans nier la culture de la prudence et de l'obéissance modelant, comme l'a montré Alain Bancaud (*Une exception ordinaire. La magistrature en France, 1930-1950*, Gallimard, 2002), la façon d'être des magistrats, Liora



Carte d'identité falsifiée

Israël examine comment l'activité professionnelle des juristes pesa sur la résistance judiciaire.

L'analyse nuance, dès l'avant-guerre, le tableau de magistrats tenus à la neutralité et soumis au pouvoir politique. Pour la période de la Résistance, l'auteur isole avec raison la phase de pure invention des années 1940-1941. Du magistrat et compagnon de la Libération René Parodi, arrêté par l'occupant, torturé et retrouvé mort dans sa cellule à Fresnes en avril 1942, à l'avocat Léon-Maurice Nordmann fusillé en février 1942 avec ses camarades du groupe du Musée de l'homme, en passant par les professeurs

de droit François de Menthon et Pierre-Henri Teitgen, les pionniers contribuèrent à l'éclosion de groupes résistants sans qu'aucune spécificité professionnelle soit décelable dans leur activité.

C'est à partir de l'été 1941 que commença véritablement une résistance judiciaire dans le cadre professionnel et au sein d'organisations structurées. Bien que bridés par l'absence d'une structure de représentation professionnelle autonome et par leur dépendance vis-à-vis de la chancellerie, contrairement aux avocats qui avaient une relative latitude, les magistrats développèrent des procédés de freinage judiciaire

(lenteur délibérée de l'instruction, destruction de dossiers) ou d'atténuation de la répression (aide à l'évasion de détenus).

La résistance judiciaire organisée fut fortement influencée par le Front national des juristes (FNJ). Créé selon le schéma fédérateur en vigueur dans la mouvance communiste, le FNJ développa des ramifications complexes qui lui valurent une grande audience. Il ne fut pas sans concurrents et il y eut, entre communistes (dirigés par l'avocat Marcel Willard) et non-communistes (menés par le magistrat Maurice Rolland), une lutte sourde qui n'empêcha pas une certaine unité à l'approche de la Libération. Parallèlement, les expertises administratives et politiques pour les institutions de la France libre (sous l'égide de René Cassin), puis la préparation de la Libération, prirent une importance croissante.

La Libération venue, l'épuration professionnelle des avocats, laissée à l'appréciation des bâtonniers et des barreaux, fut tardive et inégale. En 1947, l'ordre obtint même à titre collectif la croix de guerre 1939-1945. Les magistrats supportèrent d'autant plus mal une épuration venue de l'extérieur. La remise en marche de l'institution judiciaire se fit de façon compliquée. Si la mémoire de la résistance judiciaire ne tarda pas à se diluer, elle laissa tout de même des traces. Du MRAP (1949) au Groupe d'information et de soutien des immigrés (1972), et bien sûr au Syndicat de la magistrature (1968) créé pour veiller à l'indépendance de l'autorité judiciaire, l'émergence d'un secteur associatif à forte composante juridique suggère que l'expérience des années noires généra une rupture avec des usages bien établis. Ce n'est probablement pas pure coïncidence si deux des fondateurs du Syndicat de la magistrature, Pierre Lyon-Caen et Claude Parodi, étaient les fils de magistrats victimes des nazis.

Laurent Douzou

Avec « Vertig », cet écrivain résolument hors des modes et des courants trouve une issue au ressassement douloureux de la perte des siens

# Richard Morgiève, les mots de la fin

Il ne fume plus Richard Morgiève. Ce n'est pas une histoire de volonté. Encore moins de soumission aux diktats de la bonne santé. Non. Il a simplement laissé ses Marlboro de côté. Plus envie. Plus besoin. On passe à autre chose. Il est coutumier du fait. Il y a eu les poèmes de ses 20 ans. Les mille et un boulots. Les polars. Les divorces. Et puis *Des femmes et des boulons*, son premier « vrai » roman, en 1988, avant toute une série de « triptyques », de « trilogies », de « diptyques » commencée avec *Un petit homme de dos*, ce livre de mise à plat de l'effrayant passé. C'était mettre en mots sa déchirure d'orphelin. Sa mère morte quand il avait 7 ans. Le suicide de son père à 13. Il tranche dans sa vie, Morgiève. Aujourd'hui, il ne fume plus. Fertig. Terminé. Fertig ? Vertig plutôt. Une histoire de prononciation et d'orthographe.

mal l'ordinaire de nos vies. Le coq-à-l'âne. Les associations libres. « *Les mots, les choses, les gens. Tout et n'importe quoi* », lâche-t-il. Presque un mode d'emploi. Pourtant, s'il cite souvent Lacan, Richard Morgiève n'est pas près d'aller sur le divan. Impossible de parler. « *Je peux tenter d'expliquer ma démarche d'auteur. Pas au-delà.* » Tout transite par l'écriture.

Depuis des années, il répète, il ressasse, il remâche ce fiel de l'absence et de la douleur. Ses textes s'émaillent de références vraies, permanentes, mais à moins de vouloir être le biographe scrupuleux d'un Richard Morgiève depuis longtemps anéanti par lui-même, il n'est pas tant besoin de s'y arrêter. Qu'importe au fond la part anecdotique dans ce maelström. La mort. La nausée de la mort. La fidélité à une enfance meurtrie. Puissance infinie des bribes de mémoire sim-



BRUNO CHAROY POUR « LE MONDE »

Pas de dialogues. Seulement se porter témoin du grand foutoir intime qui met tant à mal l'ordinaire de nos vies.

D'accommodation de la langue aux bouleversements intérieurs. Cette perte d'équilibre de la fin qui trouve son mot juste. Définitif. Car *Vertig*, son dernier roman (Denoël, 180 p., 16 €), est bien celui de la fin d'un grand cycle. Même s'il reste un titre à venir...

C'est qu'il a été confronté l'an dernier, l'année de la publication de *Full of Love*, à un franchissement étrange. Richard Morgiève a eu 54 ans. L'âge de son père quand il est mort. Depuis, le temps est devenu un temps nouveau. « *Je sais, confie-t-il, que je ne suis arrivé à l'âge que j'ai que parce que j'écris. Je suis à présent plus vieux que mon père et plus riche de vie que lui...* » Une nouvelle revanche pour cet auteur à contre-tous courants. « *Je n'avais pas confiance en moi, mais il fallait que je me batte contre le sort. J'ai décidé un jour d'écrire comme je voulais. L'idée, c'est de se reconnaître.* »

Cette nécessité de se regarder (lui qui ne supporte pas son image dans un miroir) va passer par une mise à bas progressive de la narration. « *J'ai compris que j'étais seul au monde et que j'étais foutu si je n'écrivais pas ce que je devais écrire. Abandonner le narratif me donnait d'un coup une grande liberté.* » Pas de photographie des lieux. Pas de dialogues. Seulement se porter témoin du grand foutoir intime qui met tant à

ple. Il écrit dans *Vertig*: « *J'ai. J'ai pensé à mes DINKY TOYS, perdues et enterrées quand j'étais gosse - mes. Mes DINKY TOYS enterrées par le fils du concierge en pleine terre pas loin du grenier où il y avait un FANTÔME et je crevais de peur à cause de ce FANTÔME.* »

Il lui a fallu tout reconstruire au fil d'une longue dérive. Mettre en scène les terreurs et en rajouter au point de leur faire perdre leur charge malfaisante. A partir d'un élément simple, tout bascule. Dans *Sex vox dominam*, un cadre dont la vie se borne à lui-même se perd dans la contemplation d'une tache sur le

mur. Divaguer, entrer en perte de repères habituels abandonnés. La première étape de « *cette disparition du soi-même dans soi-même* », sa méthode pour ne pas tricher avec

la littérature. Pour être et rester en vérité. Pas facile. Ses mains se croisent et se décroisent sur la table. Il pianote nerveusement du bout des doigts. « *L'inquiétude...* » C'est cette

peur de ne pas trouver l'expression qu'il faut. Rejet et envie du vide. « *Le trou et le mot dans le trou, résume-t-il. Le vide est fondamental dans nos vies. Toute notre angoisse est là.* »

Dans *Vertig*, son personnage lutte pour ne pas se laisser détruire par un virus informatique appelé Moby Dick. Un grand coup de mâchoires et tout peut partir dans le néant. Fouiller la vie émergente, le passé connu ? Cela ne suffit pas. Il faut chercher plus loin encore. Plonger dans les profondeurs du non-dit. Du non-su. Du non-compris. Une quête abyssale. « *Que pourrais-je vous donner de plus grand que mon gouffre ?* », écrivait Paul Valet. Parole de poète. Poète, Morgiève ? Oui, depuis toujours, même si le mot l'effraie. Lorsqu'il était petit, il voulait déjà l'être. Et chauffeur de poids lourd. Pilote de chasse aussi. Est-ce à la réalisation des désirs d'enfant que l'on peut mesurer la sincérité ? Il a en tout cas conduit des camions

## EXTRAITS

« Et dans la nuit, j'ai rêvé qu'il mourait.

Il s'est suicidé. Il a mis la tête dans le four à gaz. À un moment, je crois qu'il a entendu la douce voix de sa femme aimée, alors il a rampé vers la chambre. Il n'avait certainement plus beaucoup de force, mais le peu de force qui lui restait, il l'a mis dans ces quelques mètres à faire. Il devait souffrir parce qu'une voisine l'a entendu gémir. Finalement, il est parvenu dans la chambre. Il a réussi à monter dans le lit et il est mort, dans le lit où était morte sa femme aimée, la tête tournée vers la glace, calme.

Pendant des années, chaque fois que je voyais dans la rue un petit homme de dos avec un imperméable et un parapluie, je pressais le pas et quand j'arrivais à sa hauteur, je tournais la tête, mais ce n'était jamais lui. » (*Un petit homme de dos*, 1988)

« Pour nous prévenir de la mort de ma mère, mon père nous avait dit C'est fini. Elle ne souffrira plus. Ultérieurement il s'était mis en tête de m'apprendre de force l'allemand et fertig signifie - fini. C'est fini - c'est fertig que j'écrivais VERTIG (...) C'était fini VERTIG elle ne souffrirait plus tout était vertig - vertige sans "e" sans eux puisqu'il se suiciderait se suicidait me laissant seul et tout était vide tout était vertig mais le temps était allé je vivais et à cette heure le vertige le vertig ça me faisait penser à fertile c'est fertile - "C'est fertile Richard. Elle est morte tu as traversé la rivière." (...) J'ai regardé le pont et la rive que je venais de quitter et j'ai pris soin de savoir que je disais adieu à ma mère. Puis je suis retourné j'ai marché sous les frondaisons calmes des arbres - et cet homme qui disparaissait de dos c'était moi allant droit. » (*Vertig*, 2005)

## Triptyques, diptyques et trilogies

I) *Un petit homme de dos*, Ramsay 1988/Joëlle Losfeld, 1995, et Pocket, 1999 ; *Bébé Jo*, Joëlle Losfeld, 2000 ; *Mon petit garçon*, Joëlle Losfeld, 2002.

II) *Sex vox dominam*, Calmann-Lévy, 1995, et Pocket 1998 ; *Mon beau Jacky*. Calmann-Lévy, 1995, et Le Serpent à plumes, 2002 ; *Le Garçon*, Calmann-Lévy, 1997.

III) *Ma vie folle*, Pauvert, 2000 ; *Ton corps*, Pauvert, 2000.

IV) *Full of Love*, Denoël, 2004 ; *Vertig*, Denoël, 2005, 142 p., 16 €. Et *W.NO* (à paraître).

et l'on peut se demander aux commandes de quel supersonique propulsé par l'inconscient il se trouve depuis ses deux derniers livres. Ça va vite. Très vite. « *La vitesse grondait en moi, j'étais un moteur de rage la nuit le jour la forêt la ligne droite j'écartais tout pour me venger (...)* », retrouve-t-on dans *Vertig*. Roman expiatoire. Avec *Un petit homme de dos*, Richard Morgiève ressuscitait son père en racontant sa vie. Avec *Vertig*, il se sépare de sa mère. Deuil violent et absolu. Mais l'écriture ne libère de rien. « *Chaque livre vous ôte un peu plus* », dit-il. Il est tout simplement des œuvres douloureuses. Chaque texte arraché à la chair. Est-ce pour cela qu'il peint ? Des toiles comme sculptées en épaisseur de pâte. En textures précieuses. Feuilles d'or, cristal broyé. Des hommages aux femmes. Aux amis. Des arbres monochromes sans racines apparentes, coiffés d'un lourd feuillage où l'on peut s'abriter. « *Peindre, ça rend riche. C'est aller vers le beau.* »

Il se détend un peu. Son prochain livre, celui qui tirera la porte sur le lot d'années noires, prend naissance dans un rêve qu'avait fait sa compagne. Ne restait au matin qu'une question d'un long brouillard de songe. « *Il faut savoir ce qu'est devenu W.NO.* » W.NO, le titre s'impose. Alors il s'attelle à déchiffrer l'énigme. Une dernière fois peut-être, il s'attache aux absents. Après il reviendra à cette narration qui lui barrait la route. Il ouvre la fenêtre. Dans son jardin de ville, le vent fait frissonner les feuilles des bambous.

Xavier Houssin

## Adominables

Suite de la première page

Au collège Charles-Henri, donc, il n'y a pas de « cailleras » [raccilles], pas d'Arabes ou de Noirs. Nous sommes dans l'« *entre soi* », un lieu de relative sécurité, d'homogénéité sociale et ethnique, illustration de la vacuité des discours sur l'égalité des chances. A Charles-Henri se préparent, entre elles, les futures élites. Les autres élèves vont à Charles-Trenet, de l'autre côté du périphérique, en zone d'éducation prioritaire (ZEP).

Mais avant de devenir élites, ils sont adolescents. Tous les modèles possibles existent, et on ne peut résister à une énumération complète. Il y a le groupe des « *filles hyper molles qui ont l'air fatiguées* », il y a les stars de la classe, les bons élèves, les obsédés (virtuels) du sexe. Il y a celui qui porte un jean à mi-cuisse « *qui laisse apparaître le boxer Dim* ». « *Le pantalon se remonte régulièrement, toujours en pinçant au niveau de la bite* », nous dit Sattouf. L'énergumène sert de comique de service et harcèle les enseignants avec une habileté étonnante. Il dessine sur les fesses de sa voisine - juste au-dessus du string. Une tête à claques donc, un acteur des « *incivilités* » racontées par les plus éminents observateurs des violences scolaires, Eric Debarbieux en particu-

lier (*L'Oppression quotidienne*, La Documentation française, 2002).

Les claques, pourtant, c'est Romain qui les prend. Voilà la victime expiatoire, la tête de Turc de ses chers camarades. Il fait partie des faibles, de ceux que tout le monde méprise. Dans le collège de Riad Sattouf, dix ans auparavant, on les appelait le « *club des pédés* ». Le bas de la hiérarchie adolescente, qui se reconnaît et se rassemble. Ils sont à la ramasse sur le plan vestimentaire, n'écoutent pas les musiques qu'il faut, n'ont même pas d'i-Pod.

Les ados se séparent en deux groupes : ceux qui sont « *châle* » et ceux qui ne le sont pas. Les « *châles* » portent des jeans « *Diesel* » à 300 euros, des survêtements « *Compagnie Miami* », des sacs « *Bensimone* ». Eux aussi se reconnaissent, se rassemblent et sortent ensemble. La sociologue Dominique Pasquier parle de la « *tyrannie de la majorité* » pour évoquer les jeux autour de la mode, Riad Sattouf se contente de dessiner les différences de morphologie et les moyens utilisés pour les masquer.

L'ethnologie illustrée caricature un peu le trait, évidemment, pour que ce soit plus drôle. Au passage, il égratigne les enseignants - vus du côté des élèves, ils apparaissent comiques ou méchamment tragiques. On ne sort pas indemne de l'adolescence. Ni de la confrontation avec les adolescents, d'ailleurs.

Luc Bronner